

PRENUMERATA

w Paryżu i na prowincji:

KWARTALNIE..... 4 fr.

PÓŁROCZNIE..... 8 fr.

ROCZNIE..... 15 fr.

Zagranicą:

ROCZNIE..... 18 fr.

TELEFON:

TRUDAINE 61.42

POLONIA

REVUE HEBDOMADAIRE POLONAISE

PARAISANT CHAQUE SAMEDI

ABONNEMENTS

Paris et Départements:

TROIS MOIS..... 4 fr.

SIX MOIS..... 8 fr.

UN AN..... 15 fr.

Etranger:

UN AN..... 18 fr.

TÉLÉPHONE:

TRUDAINE 61.42

REDAKCJA I ADMINISTRACJA — 3^{bis}, rue La Bruyère, 3^{bis} — RÉDACTION ET ADMINISTRATION

Les hommes d'Etat de partout sont d'accord pour qu'il y ait une Pologne unifiée, indépendante et autonome, et que, désormais, une garantie inviolable de la vie, de l'honneur et du développement social et industriel doit être assurée à tous les peuples, qui ont vécu jusqu'ici sous l'autorité des gouvernements dont les buts ont été hostiles aux leurs.

Président WOODROW WILSON.

Les Etats-Unis s'appêtent à lever le gant jeté à la civilisation par les chevaliers des ténèbres.

Le monde entier tourne aujourd'hui ses yeux vers le pays de Washington.

La voix de la grande République, nous en sommes sûrs, ne tardera pas à retentir.

Dans cette voix, nous, Polonais, nous trouverons l'écho fraternel des quatre millions de nos compatriotes, citoyens américains, qui pourront, enfin, entrer dans les rangs et combattre pour la délivrance de leur première patrie et pour l'honneur de la seconde.

V. G.

LE CLUB POLITIQUE DES PARTIS DU ROYAUME DE POLOGNE
AU PRÉSIDENT WILSON

Comme on le sait, la déclaration de M. Wilson, président des Etats-Unis d'Amérique (dans son message au Sénat), en faveur d'une Pologne unifiée et indépendante, a éveillé dans les trois parties de la Pologne un écho de profonde reconnaissance et d'enthousiasme universel. Les censures allemande et autrichienne sont efforcées, aussi bien dans le texte du message de M. Wilson que dans les expressions de l'opinion publique polonaise, de supprimer le mot Pologne « unifiée ». C'est ainsi que les périodiques polonais paraissant en Russie ont appris de Varsovie par une voie indirecte que dans le télégramme adressé à M. Wilson par le Conseil d'Etat provisoire, créé par les autorités d'occupation, le général-gouverneur von Beseler avait biffé le mot « unifiée ». Aujourd'hui nous parvient le texte de l'adresse à M. Wilson des partis modérés qui n'ont pas pris part à la formation du Conseil d'Etat provisoire et qui constituent le Club politique des Partis. Ce Club, dans son adresse, à plusieurs reprises souligne fortement en même temps que le postulat de l'indépendance celui de l'unification des territoires polonais, laquelle est condition de l'indépendance. Le Club politique des Partis soulève aussi expressément la question de l'accès à la mer, et par là même insiste sur l'importance que possède pour la solution de la question polonaise la question de l'embouchure de la Vistule, de Gdansk (Dantzig) et de la Baltique. Ce document politique est conçu en ces termes :

« La nation polonaise accueille le message de M. le Président des Etats-Unis, comme le présage d'une ère nouvelle dans la vie des nations.

« Vos paroles, Monsieur le Président, sont simples et élevées comme est simple et élevée l'éternelle vérité de l'humanité, la justice. Dans ces paroles le premier citoyen des Etats-Unis a renfermé la déclaration des droits des nations, suite nécessaire de la déclaration des droits de l'homme.

« La nation polonaise qui, une des premières en Europe, au temps de son indépendance, a mis en vigueur les principes de la tolérance religieuse et nationale, et s'est unie à d'autres nations, non

par des conquêtes, mais au nom de la devise : « égaux avec des égaux », a profondément ressenti votre pensée, Monsieur le Président. D'autant plus profondément et chaleureusement qu'était plus grand l'abîme entre les conditions dans lesquelles elle a vécu démembrée, pendant les cent dernières années, et les principes de justice hérités de ses aïeux.

« La grande guerre attirant sur la Pologne toutes les horreurs d'une lutte fratricide, a en même temps fait briller l'aurore de la restitution de ses droits à la nation torturée. La nation polonaise demande l'indépendance et l'unification de la Pologne. La Pologne est une et indivisible. Ce n'est qu'indépendante et indivise que la nation peut apporter toutes ses forces, de concert avec les autres nations, à l'œuvre créatrice de la civilisation à laquelle elle a donné mainte preuve de sa participation pendant les huit siècles de son indépendance. Ce n'est qu'indépendante et unifiée que la nation polonaise, formant son propre Etat, peut vivre en paix avec les nations voisines.

« L'accès garanti, absolument libre à la mer est pour la nation polonaise la condition nécessaire du libre et plein développement économique, qui peut seul assurer à cette nation une existence indépendante.

« Indépendante, unifiée, égale parmi ses égales, la nation polonaise rentrera dans la famille des nations avec la ferme résolution d'y collaborer au progrès de l'humanité sur la route du bien et de la justice, sans oublier jamais qu'elle a trouvé du secours auprès du grand représentant de la grande nation des Etats Unis. Parler aux peuples avec tant de puissance, seul le pouvait le digne successeur du grand Washington. »

Une des nombreuses œuvres de l'ancien régime

Nos confrères français, expliquant la chute de l'ancien « régime » en Russie, ont publié de nombreux commentaires concernant l'arrêt de l'offensive russe en Galicie Orientale, un des exploits du fameux Sturmer qui provoqua des pertes inouïes pour l'armée russe. Il serait peut-être curieux de savoir comment, à l'heure du sabotage du front, a agi la bureaucratie russe dans les pays nouvellement conquis. Sturmer et Goremykine avaient désigné comme gouverneur militaire de la Galicie Orientale le célèbre Comte Bobrinsky, qui, dans un espace de quelques mois, avait réussi d'étouffer les sentiments de la population polono-ruthène enflammée par le manifeste du Grand-Duc Nicolas.

La Galicie Orientale habitée par des Polonais (1.350.000, et par des Ruthènes (3.291.218), jouissait, sous le gouvernement autrichien, de tous les droits politiques et nationaux.

L'administration du pays dirigée par un Lieutenant-Général polonais et par des fonctionnaires polonais et ruthènes était, à tous les points de vue, favorable au développement de ces deux nationalités.

L'autonomie provinciale avec sa Diète polonaise où les Ruthènes étaient convenablement représentés, ainsi que les Conseils de district et les Conseils municipaux assuraient aux habitants une large influence dans l'administration du pays. Les intérêts de la Galicie étaient représentés auprès des autorités centrales par 78 députés polonais et 28 députés ruthènes siégeant au Parlement, par des mandataires spéciaux envoyés aux Délégations austro-hongroises, enfin, par des fonctionnaires des deux nationalités employés dans les ministères de Vienne.

Le polonais et le ruthène étaient en Galicie les deux langues officielles de toutes les autorités administratives, politiques, judiciaires et scolaires.

La liberté religieuse était complète et, de plus, l'Etat assignait des subventions aux institutions ecclésiastiques des deux rites (catholique et grec-uni).

La Galicie jouissait d'une situation privilégiée par rapport aux deux autres parties de la Pologne où la vie nationale était étouffée. C'est pourquoi, le territoire soumis au gouvernement autrichien était devenu le centre du mouvement politique et intellectuel polonais. Les deux Universités polonaises (Cracovie et Léopol), les bibliothèques, les musées, les sociétés d'enseignement

(Macierz polska, la société de l'école primaire), enfin les institutions économiques et coopératives se développaient, s'enrichissaient, répandaient leur influence bienfaisante et relevaient le moral des Polonais de Russie ou de Prusse venus pour respirer cette atmosphère de liberté qui leur manquait.

La situation des Ruthènes n'était pas moins prospère. Représentés au Parlement de Vienne et à la Diète de Galicie, leur langue et leur religion jouissaient d'une liberté complète. Leurs institutions économiques et leurs établissements universitaires étaient florissants. Un groupe de professeurs ruthènes enseignait librement à l'Université polonaise de Léopol en attendant d'avoir leur Université distincte. L'entente (en février 1914), entre Polonais et Ruthènes et la réforme électorale qui en était la conséquence assuraient à la Galicie une nouvelle ère de développement politique et national.

Les libertés dont jouissaient les habitants de cette province avaient développé, à l'égard de la monarchie austro-hongroise, des sentiments de loyalisme qui se manifestèrent particulièrement au début de la guerre. En dépit de leur origine slave, les Polonais et les Ruthènes redoutaient la domination russe. Ils savaient qu'elle amènerait un changement de régime et des méthodes politiques nouvelles qui saperaient les bases de leur existence nationale.

Ces dispositions ne changèrent qu'après la proclamation du Grand-Duc Nicolas Nicolaïewitch, généralissime des armées russes. La renaissance promise d'une Pologne « libre dans sa foi, dans sa langue et dans son autonomie » et la déclaration solennelle que l'heure était venue « où les rêves des aïeux pouvaient être réalisés » ébranlèrent les sympathies que l'Autriche avait su conquérir par une habile politique.

Les effets de la proclamation ne se firent pas attendre. L'armée russe fut accueillie en Galicie avec une confiance et une bienveillance qui, pour être limitées par le loyalisme obligatoire envers l'Autriche, n'en étaient pas moins appréciables.

Mais la population ruthène avait le droit d'espérer qu'elle ne perdrait rien, elle aussi, à passer sous le régime russe. Le Grand-Duc Nicolas, en effet, dans sa proclamation adressée aux peuples de l'Autriche-Hongrie (août 1914), avait assuré « que la Russie désire uniquement le développement et la prospérité générale basés sur la conservation des précieux trésors des aïeux : de la langue et de la foi. Tous, unis avec leurs frères slaves, doivent pouvoir vivre en paix avec leurs voisins et respecter leur indépendance ». Après cette déclaration, les Ruthènes, comme les Polonais, rejetèrent la méfiance et accueillirent bienveillamment l'occupation militaire russe.

Cependant, le comte Bobrinsky, nommé général-gouverneur de la Galicie Orientale, manifesta, dès le début, des intentions diamétralement opposées à l'esprit des proclamations du Grand-Duc Nicolas. Le 13 octobre 1914, en réponse au discours de M. Thadée Rutowski, président de la ville de Léopol, il déclara que « la population autochtone de cette partie de la Galicie avait toujours été russe et que l'administration devait y être, en conséquence, russe ». « J'introduirai ici, — ajouta-t-il, — la langue, le droit et les institutions russes. » En outre, le gouverneur général annonça l'entrée en fonction des fonctionnaires et de la police russes. L'autonomie fut supprimée; les réunions de la Diète et des conseils municipaux interdites.

Dans le discours du comte Bobrinsky, quelques erreurs sont à relever. Tout d'abord, la population galicienne, d'origine slave, possède une histoire, une civilisation et une langue qui lui sont propres. Le russe lui est presque inconnu. Les deux seules langues en usage sont le polonais et le ruthène, ce dernier reconnu comme différent du russe par l'Académie des Sciences de Pétersbourg. Au point de vue religieux, une distinction doit également être établie : les Polonais sont catholiques-romains et les Ruthènes, grecs-unis, tandis que les Russes sont orthodoxes. Etant donné ces faits, il semble tout au moins paradoxal d'affirmer que la population de la Galicie Orientale est russe. D'autre part, le gouverneur général a commis une grave injustice en omettant de mentionner la population polonaise du territoire occupé par l'armée russe. Cette population constitue, en effet, 25 000 du total des habitants (sans compter les Juifs qui se considéraient souvent comme Polonais); sa situation de fortune et son niveau intellectuel ont fait d'elle une élite qui a imprimé pendant des siècles et imprime encore aujourd'hui un caractère polonais indélébile à cette partie de la Galicie.

Quoi qu'il en soit, le comte Bobrinsky a exactement formulé son programme à ses paroles. Le 15 octobre 1914, une ordonnance administrative clôtura les associations, les clubs et les établissements scolaires de toute sorte. Toutes les publications ukrainiennes (ruthènes) furent interdites. L'Ecole Polytechnique et l'Université furent fermées; 100 écoles secondaires et 2.000 écoles primaires environ cessèrent de fonctionner. Les institutions économiques et autres durent suspendre leur activité.

Le pays, divisé en gouvernements, fut administré par toute une hiérarchie de fonctionnaires russes. On introduisit même « l'Okhrana », institution policière, tristement célèbre en Russie depuis la révolution de 1905. Les noms des villes furent changés (« Dziennik Petrogradski »

du 3 novembre 1914) à Léopol, les enseignes et les noms des rues durent être libellés en deux langues, c'est-à-dire en polonais et en russe (« Golos Moskwy » du 2 mars 1915); dans les gares, les inscriptions furent faites en russe seulement. Enfin, pour hâter la réalisation du programme du comte Bobrinsky, on réduisit la municipalité de Léopol au rôle d'une institution de bienfaisance et ses anciennes fonctions furent confiées à des employés russes.

En même temps que l'Université, l'Ecole Polytechnique, les gymnases et les écoles primaires furent fermés, on ouvrit des écoles russes avec des instituteurs venus de Russie. La Société Galicienne-russe, fondée pour encourager la bureaucratie à une russification de plus en plus intense de la Galicie Orientale, indiquait une série de réformes importantes à accomplir. Elle demandait l'introduction immédiate de la langue russe dans les tribunaux et dans l'administration, la fondation des écoles russes de tous les degrés, en même temps que la fermeture de tous les établissements polonais et ruthènes de ce genre, la création de nouveaux centres administratifs au détriment de ceux qui existaient déjà (Tarnopol, Stanislawow, etc...), enfin la nomination de fonctionnaires qui sauraient défendre les intérêts russes en Galicie Orientale.

La religion catholique des deux rites était persécutée. L'archevêque uniite, le Métropolitain Szeptycki, fut interné en Russie ainsi que le P. Rostworowski, Provincial des Jésuites. On se mit à convertir énergiquement la population uniite à l'orthodoxie. Le Saint-Synode de Pétersbourg avait décidé que l'archevêque de la Volhynie, Eulogius, s'établirait à Léopol pour s'y consacrer à la consolidation de l'orthodoxie en Galicie. Il y vint accompagné de Flavius, métropolitain de Kiev, et les deux apôtres entamèrent une active propagande sans trop regarder à la moralité des moyens qui leur permettaient d'atteindre le but. Dans l'espace de quelques mois, ils réussirent à convertir 57 communes. Des églises uniites furent désaffectées et consacrées au culte schismatique. Dans les cures, des popes schismatiques importés du fond de la Russie, remplacèrent les anciens curés uniites qui prenaient les chemins de l'exil, vers les camps d'internement constitués dans les provinces de l'Ural, de la Sibirie et du Turkestan. Des écoles russes étaient simultanément créées auprès de ces cures.

Ainsi au lieu d'employer son énergie à organiser la défense de la province conquise afin de la préserver, en cas d'un retour offensif de la part des anciens possesseurs, et sans se soucier de ramener l'ordre bouleversé par la guerre en établissant une administration sage et modérée respectueuse des us et coutumes de la population, le gouvernement russe n'eut qu'une seule pensée : russifier au plus vite sa conquête, cependant que le Synode s'occupait d'y introduire par force la religion officielle.

Elle est d'un officier russe cette boutade que si l'armée d'invasion a manqué de munitions dans les Carpathes, c'est que tous les trains étaient accaparés pour le transport des prêtres et des accessoires du culte.

Les résultats de cette étonnante politique faite de cupidité ne se sont pas fait attendre. Tous ceux qui, parmi la population, avait accueilli avec confiance les promesses du chef des armées russes et qui croyaient que ces armées leur apportaient l'indépendance et ne toucheraient pas à leur langue nationale et à leur foi, ceux-ci mêmes, disons-nous, s'aperçurent bien vite que la délivrance des « frères slaves » était le moindre des soucis de la Russie qui poursuivait un but tout autre et non dépourvu d'égoïsme. Ajoutons que la conduite maladroite des Russes dans la Galicie Orientale eut aussi un contre-coup fâcheux sur l'esprit de la population polonaise du Royaume de Pologne et de la Galicie Occidentale. Les Polonais, en général, en furent bientôt à se demander avec inquiétude si la russification en Galicie se bornerait à la délatinisation des Ruthènes et à l'étranglement du séparatisme ukrainien.

La répugnance du gouvernement à réaliser les promesses d'indépendance officiellement faites aux Polonais se manifestant tous les jours davantage et venant s'ajouter aux velléités de russification des centralistes russes dans la province nouvellement incorporée à la Russie, il n'est pas étonnant que la foi des Polonais dans un amendement ait été ébranlée.

Dans les milieux Polonais, qui sympathisaient avec les Russes et qui n'avaient pas hésité à attirer sur leurs têtes les répressions les plus rigoureuses en manifestant leur adhésion à la cause des alliés, la déception fut immense. Ils avaient en effet le droit de croire à l'avènement d'une politique plus sincère et de relations plus courtoises entre Polonais et Russes puisqu'il sautait aux yeux qu'une pareille entente s'imposait dans l'intérêt de tous les slaves sans exception.

Tandis que l'armée russe combattait le *Deutschland über alles*, la bureaucratie civile en Russie n'avait pas la main heureuse dans le choix des méthodes destinées à soutenir la lutte.

Le 18 août 1914, le *Prawittielstvienny Wiestnik* publiait manifeste à l'adresse des habitants de la Galicie. « Nous venons délivrer nos frères ruthènes, — disait-il, — mais nous respectons les droits nationaux de tous les habitants paisibles du pays, car nous ne songeons pas à édifier notre bonheur sur l'oppression des étrangers à l'instar des Allemands. »

Mais les droits des « étrangers » n'ont pas été respectés. Il convient de remarquer que ces étrangers avaient quelques raisons de ne pas se considérer comme tels dans un pays que leurs ancêtres avaient préservé au prix de leur sang de la domination turque et tartare.

Pour ces étrangers la retraite des Autrichiens équivalait à l'effondrement de toutes leurs libertés puisque les Russes s'étaient empressés d'organiser, le plus vite possible, la répression la plus catégorique dans le domaine administratif, national, politique et religieux. Le scepticisme des russophobes n'était malheureusement que trop bien fondé au grand détriment de l'idée de l'entente slave.

Car il ne faut pas oublier que les yeux de tous les slaves réunis sous le sceptre des Habsbourg se tournaient du côté de la Galicie orientale. C'est là qu'on attendait la Russie anxieuse de voir si elle saurait être vraiment la Grande libératrice ou si elle continuerait, comme par le passé, à conquérir pour imposer brutalement ses lois. Il suffit de feuilleter les publications tchèques en Bohême et celles des Slaves méridionaux pour se convaincre que l'impression était plutôt désastreuse. Et cette impression s'est fortifiée de l'attitude de la presse germanophile en Europe qui n'a cessé de faire son possible pour dissiper l'illusion que la Russie puisse et veuille être la Protectrice désintéressée des nations slaves.

C'est ainsi que fut saboté le manifeste du Grand-Duc Nicolas. L'intervention des hauts officiers russes, qui se rendaient compte de l'œuvre funeste du Comte Bobrinsky et de l'archevêque Eulogius, avaient eu comme résultat le renvoi du Grand-Duc Nicolas et la mise en retraite d'un groupe de ses meilleurs collaborateurs.

Telle fut l'histoire d'une page des crimes commis par le régime d'hier.

A propos d'un projet ⁽¹⁾

Au hasard de mes lectures, je viens de renouveler connaissance avec la romancière polonaise Elise Orzeszko ⁽²⁾. A une autre place je me propose de dessiner cette haute figure littéraire, en parlant quelque peu de sa vie et en évoquant, comme je le pourrai, son œuvre.

Mais, hélas ! je serai forcé, même alors, de demander au lecteur français qu'il me fasse crédit et qu'il me croie sur parole, sans confrontation et sans contrôle : les romans de Orzeszko ne sont pas traduits, ou peu s'en faut. Sur une cinquantaine de volumes laissés par son incessant labeur, il n'y a que deux ou trois nouvelles qui parurent ici, au petit bonheur, ça et là, dans les périodiques, parurent... pour tomber aussitôt dans l'oubli.

Et pourtant, M^{me} Orzeszko mérite ses grandes entrées dans la littérature mondiale, autant qu'une George Eliot, autant, au moins, qu'une Miss Braddon, qu'une Mathilde Serrao, qu'une Grazia Deledda, qu'une Marlitt et cent fois mieux qu'une Ouida. L'injustice envers Orzeszko apparaît plus frappante encore, lorsqu'on songe aux autres productions qui trouvent preneur sur le marché littéraire. Car, en librairie, l'incohérence dans le choix ne s'arrête pas là : on adapte des élucubrations anglaises doucesâtres, fausses et hypocrites, des contes italiens vulgairement colorés, voire des divagations brumeuses et scandinaves, — les unes et les autres débilés, n'ayant rien de la vie locale, spécifique, « autochtone », n'ayant rien de la vie large, humaine. On les traduit à tour de bras ; on les adapte par douzaines parce qu'on peut, dans les catalogues, mettre à côté de leurs titres le rassurant astérisque, garant de la bonne tenue morale de cette prose destinée aux oies blanches... Fort bien l'à chaque espèce sa pâture. Faut-il encore que ces lectures — prônées par les misses et les Fräulein de triste mémoire et chères aux mamans vigilantes — tout en étant chastes, innocentes et roses,

(1) Une des plus grandes Maisons d'Édition projetée, paraît-il, de publier prochainement une série de traductions d'œuvres et de chefs-d'œuvre polonais. Indépendamment de cette entreprise, une Société Polonaise se propose le même but.

(2) Prononcez : O-jecheko.

ne soient pas par trop insipides, ce qui arrive dix fois sur dix.

Or, avec Elise Orzeszko, si indiquée comme guide aux dames et aux demoiselles du monde, et si désignée aux femmes et aux filles du peuple comme amie de tous les jours, — avec Elise Orzeszko, dis-je, il n'y a point à craindre le vide, l'ennui et la fadeur. En fermant un de ses livres, il ne vous restera pas dans la bouche le goût de la guimauve mêlée à de la cendre morte... En compagnie de notre romancière, vous ferez un beau voyage d'exploration dans les âmes de tout « calibre », de toute provenance et de tout acabit, — âmes neuves pour vous, inconnues, mais sœurs cependant.

Elise Orzeszko vous servira de Virgile — Virgile doux, délicat et attentif — pour descendre les cercles des bas-fonds de son pays et aller parmi les pauvres... les misérables. Quiconque ira les visiter avec elle, ne sera ni sali ni choqué par ce qu'il aura vu. Après sa descente à ces humbles et prosaïques enfers, il remontera meilleur : la tête plus lourde de quelques pensées, le cœur gonflé d'une grande pitié et de quelques remords, peut-être... Orzeszko vous montre, en noble femme et en bon écrivain, la misère paysanne et juive, cette misère qui sur le beau et mélancolique sol de Pologne grouille, plus pittoresque que celle habillée de haillons théâtraux des lazaroni et souvent plus fière que la « grandezza » superbe et romantique, drapée de l'alma viva.

Et puis, vous verrez dans les livres de Orzeszko des drames et non pas des mélodrames, des idylles et non pas des flirts factices. Ici, vous sourirez d'un sourire sec en rencontrant la vanité nobiliaire des perruches et des dindons aux titres apocryphes, à la particule douteuse ; là, votre sourire se voilera d'une larme quand le ridicule aura la figure humble et douloureuse ; ailleurs encore, vous rirez franchement, chatouillé que vous serez, par un humour bon enfant, un humour bien sarmate... Orzeszko

vous fera connaître des hommes bardés de volonté, prêts à tous les sacrifices pour leur pays, pour leur amour et pour leur foi, des femmes aux vertus douces et silencieuses, sublimes sans le savoir. Les grandes détresses et les petites infortunes intimes de ces héros et de ces héroïnes lui seront un bon prétexte au développement de toutes les hautes et belles idées qui ont fécondé le XIX^e et le XX^e siècles, l'un à son déclin et l'autre à son aube. Ces idées — pour vous de vieilles connaissances — se trouvent toutefois colorées d'une nuance à part pour avoir passé au-dessus des plaines polonaises.

En lisant ces romans, un vaste panorama se déroulera devant vous : comme fond, des bouts de vues et des paysages aux teintes nostalgiques, telle la « doumka » de l'Ukraine, ou vives, tel le « krakoviak » ; comme personnages, une longue théorie de magnats, hobereaux, petites gens, paysans, boutiquiers, artisans, juifs, — un monde curieux, d'une originalité foncière. Mais, à rebours de celui que vous aperçûtes dans les romans russes, ce monde vous paraîtra proche, compréhensible, et bien vite vous deviendra cher.

Vous aurez ainsi, à votre portée, toute la Pologne, mieux, toutes les Polognes ; et la beauté et la noblesse polonaise et la grandeur et la misère... surtout la misère. Car tout cela se mire dans les grands yeux pensifs de Orzeszko, tout cela trouve abri dans son cœur...

Je ne vous donne pas tous les romans de M^{me} Orzeszko pour des chefs-d'œuvre. Il en est dans le nombre qui sont médiocres ; mais il n'en est pas un qui soit indifférent. Partout, même dans les pires, palpité ce quelque chose qui rend les œuvres vivantes ; partout on trouve un esprit en éveil tourné vers le bien, vers le beau, vers le vrai — cette sempiternelle trinité ; partout une tendresse de femme douce et exquisement sensible vous enveloppe, et un idéal sain, fort et clair vous tend ses bras virils.

Où, les romans de M^{me} Elise Orzeszko ne sont

pas, pour la plupart, des chefs-d'œuvre littéraires. Ils ne le sont pas, dirait-on, parce que telle était, dans sa modestie, la volonté de la romancière. Pressée de porter la bonne parole, elle ne s'arrêtait pas toujours aux finesses de la forme. Mais que le fruit est nourrissant, désaltérant, savoureux sous une écorce souvent rude !... Que de pages enthousiastes, éloquentes où elle apprend aux femmes et aux hommes de son pays les beautés du devoir, la douceur du sacrifice, la grandeur du travail !... Comme elle les incite, la brave conseillère, à garder le cœur bon, la tête ferme et solide et les mains loyales !... Comme elle évoque, malgré la censure et malgré les gendarmes, l'image de la Patrie enchaînée, et comme elle sait dire tout bas, mais bien net : **Remember !...**

Outre le côté didactique (ou peut-être contre-à-contre de leur valeur moralisatrice), les livres de Orzeszko ont encore une vertu capitale : ils intéressent, attachent même, et l'on suit jusqu'au bout avec une égale attention ses héros et ses héroïnes, à travers leur histoire triste, gaie ou uniment grise, dans des milieux ethnographiquement vrais et photographiquement exacts. Vous voyez que sans peine on peut pardonner aux romans de Orzeszko de n'être pas des monuments de la prose.

Et, au fait, est-ce dans les chefs-d'œuvre que se peint avec le plus de relief l'âme collective de la race ?... Entre les cimes il y a toujours quelques similitudes... Je crois plutôt que nous pouvons étudier les particularités d'un peuple dans les œuvres moyennes, sérieuses, valables, mais pas encore hors pair de par leur exceptionnel éclat. La simple chanson populaire nous expliquera mieux — n'est-il pas vrai ? — que les symphonies savantes, la beauté spécifique des gens et des choses... et le rythme de la vie... et le goût du terroir...

Evidemment, par là je ne veux point dire que l'échange de ces joyaux littéraires ne soit pas désirable, nécessaire même ; pour la richesse

3

BABYLONE

PAR

Venceslas GASIOWSKI

Nous publions ici un extrait de *Babylone*, étude consacrée à la France contemporaine et publiée en polonais à Varsovie en 1912. Le parallèle que l'auteur établit entre la femme française et la femme allemande présente d'autant plus d'intérêt qu'il a été conçu en dehors des événements actuels.

La femme dans la famille française

(Suite et fin.)

Les devoirs de mère compliquent naturellement sous un certain rapport le programme des occupations journalières, mais elles sont loin d'absorber entièrement l'attention de la femme française. Son rôle ne finit pas là. La Française va plus loin. Elle sait aussi travailler et son travail ne se confine pas uniquement aux soins du ménage et aux économies qu'elle peut y réaliser. Elle contribue aussi à augmenter les ressources de la maison, à aider à réaliser la fortune qui permettra aux époux d'assurer la sécurité de leurs vieux jours.

Non seulement en Allemagne, mais aussi dans beaucoup d'autres pays, la femme disposant d'un modeste budget domestique s'efforce à faire surtout des économies. Elle ne se permet que le strict nécessaire, elle se nourrit de pommes de terres pourvu que son mari puisse déjeuner d'un bon bifteck. Elle passe ses nuits à repriser des chaussettes ; elle ne pense qu'à protéger ses

meubles contre l'usure et les recouvre à cet effet de housses, d'ouvrages au crochet et de tapis brodés. Et quand tout cela ne réussit pas, quand ses efforts ne sont pas appréciés, quand tous les soins dont elle l'entoure n'ont pu garder son mari à la maison, le retenir au foyer, elle se plaint amèrement et maudit son sort.

La Française agit autrement. Sans prétendre à l'héroïsme, sans faire du tam-tam féministe, elle se range bravement aux côtés de son mari. Non seulement, elle le fait quand il s'agit de joindre les deux bouts, mais elle lui apporte aussi son aide dans des travaux plus importants qui doivent leur procurer la fortune et la considération.

La femme française fournit un travail constant et productif, elle le fait avec une ténacité qu'on ne rencontre nulle part dans les autres pays.

La statistique nous donne à ce sujet des chiffres éloquentes et instructifs (1). On compte en France 6.300.000 femmes travaillant dans le commerce, l'industrie et l'agriculture, dans les professions libérales et l'administration de l'Etat. Autrement dit, le tiers de la population féminine est employé à des travaux en dehors de la maison et sur 18.500.000 travailleurs que compte la France, plus d'un tiers appartient au sexe féminin.

Comme il convient de mettre à part les jeunes filles n'ayant pas atteint l'âge de 14 ans et les femmes âgées de plus de 65 ans, qui sont au nombre d'environ 6 millions, nous voyons qu'en définitive une Française sur deux travaille en dehors de la maison et qu'une Française sur deux gagne sa vie et contribue à la richesse nationale.

Ce n'est que la répartition du travail féminin qui peut donner une juste idée de sa valeur. Nous nous bornons ici à citer les chiffres les plus importants.

L'agriculture (2) occupe 2.754.000 femmes, l'in-

(1) Résultats statistiques du recensement des industries et professions, t. IV, publié en 1901.

(2) La femme dans l'industrie, R. GOUNARD, Paris 1917, 1^{re} Musée social. Mémoires et documents. Supplément aux Annales, recueils de 1908 et 1909.

dustrie proprement dite 2.000.000, le commerce, les finances, le théâtre 500.000, les professions libérales 200.000, les services publics et l'administration 104.000.

Dans l'enseignement seul, on compte 82.000 femmes.

À Paris seulement, 28.000 ouvrières sont employées à la fabrication des fleurs artificielles et fournissent une production annuelle de 40.000.000 de francs.

Et encore, le chiffre total de 6.300.000 femmes, qui travaillent, n'englobe pas celles qui, tout en restant chez elles, fournissent quand même un certain travail. Il ne comprend pas les légions d'ouvrières travaillant pour les grands magasins, pour les grands entrepôts et qui sont les principaux ressorts de beaucoup de branches du commerce français. Ce chiffre ne dit pas mot de toute une catégorie de femmes qui, bien que passant leurs journées et leurs nuits à confectionner des gilets, des corsets, des pantalons, des corsages, des abat-jour, du linge fin et des broderies, sont officiellement considérées comme des femmes d'employés, de commerçants, de mécaniciens, de cheminots, d'artistes, des veuves ou des rentières.

Cette même statistique ne comprend pas non plus les femmes dont les maris possèdent des établissements de commerce. C'est qu'en France, les mots « la bouchère » ou « la boulangère » ne veulent pas du tout indiquer dans le langage du peuple « la femme du boucher » ou « la femme du boulanger ». En France, « la bouchère » et « la boulangère » travaillent tout aussi bien que leurs maris. C'est également le cas de la femme du photographe, du négociant en lingerie et en mercerie, du pharmacien et du droguiste. C'est tout aussi bien le cas de la femme d'un petit revendeur, d'un tailleur débutant dans son métier, que celui de l'épouse majestueuse du patron d'une importante maison de confections pour dames qui en impose au monde entier. La Française préfère prendre une part active au développement de la fortune de son mari, elle aime cent fois mieux être toujours à ses côtés,

commune et pour la plus grande somme de joie, toutes les civilisations ne sont-elles pas tenues à se les communiquer réciproquement ?

Aussi, adapte qui peut, édite qui doit (1) ces œuvres d'exception où se trouvent tant d'éléments fragiles et précieux, difficiles sinon impossibles à rendre. En les transvasant d'une langue dans une autre on court le risque, à chaque ligne, de laisser choir ce qui faisait leur charme, d'éteindre leur brillant, de fausser leur musique, d'effacer le pollen de leur fleur. C'est là surtout où le dicton italien *traduttore, traditore* prend son sens complet... et déplorable.

Les romans de Orzeszko écrits simplement, sans recherche et sans subtilités superflues peuvent ne rien perdre de leurs qualités, au passage du polonais en français. Leur style n'a pas une physionomie tellement tranchée et distincte pour qu'il redoute l'altération de ses traits essentiels ; leur langue aux accents toujours justes et, même, souvent fort riches ne craint guère la superposition aux siens de mots venus d'autres rivages.

Traduisons donc les œuvres d'Elise Orzeszko qui avec Konopnicka (2) (une autre femme-écrivain et un autre bon génie de la Pologne) étaient deux fidèles gardiennes du *Znicz* national (3). Faisons-en un choix judicieux, — et cela, certes, constituera à la fois un beau présent de la femme polonaise aux femmes de France, un geste utile de « propagande » et... une bonne affaire, je crois, pour un éditeur avisé.*

JAN TOPASS.

(1) C'est à la Société Polonaise, plus haut mentionnée, qu'incombe, selon moi, ce devoir. N'étant pas une entreprise commerciale, elle peut choisir à bon escient ses traducteurs et leur laisser tout le temps nécessaire pour qu'ils mènent à bien leur tâche.

(2) Prononcez : Ko-nop-nitz-ka.

(3) Prononcez : Znicz. Jadis feu sacré chez les Lithuaniens ; par extension : feu sacré de la patrie.

“ Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on le fît ”

Le Conseil National des Pays Tchèques à Paris vient d'envoyer un message au gouvernement provisoire russe (publié par le Temps du 22 mars 1917). N'étaient certains passages de ce manifeste concernant la Pologne et les questions qui l'intéressent, nous n'en parlerions pas, car ce n'est pas dans nos habitudes de nous mêler des affaires des autres.

« La Pologne unifiée, libre dans la Russie libre, l'union des Russes de la Galicie... avec ceux de la Russie... seront réalisées par la Russie régénérée », lisons-nous dans ce message. Ces paroles rappellent d'une façon singulière le langage de l'ancien régime russe, de ce régime dont les principaux représentants sont actuellement à la retraite « forcée » : on croirait relire les promesses et les déclarations « solennelles » des Goremykine, des Sturmer, des Protopopow et d'autres suppôts de la bureaucratie expirante. Heureusement, les membres du gouvernement provisoire russe emploient aujourd'hui un tout autre langage, auquel les émigrés tchèques ne se sont pas encore faits, et l'indulgence doit, peut-être, leur pardonner. Depuis des années qu'ils ont pris le « pli » de célébrer et d'encenser le régime du tsarisme bureaucratique, ce « pli » ne peut disparaître qu'avec le temps pour se mettre au niveau de la nouvelle Russie. N'ont-ils pas, tout récemment encore — lorsque les incuries de l'ancien régime russe n'étaient plus un secret pour personne — publié une feuille, avec proses, poésies et portraits, en l'honneur de ceux qui, sciemment, conduisaient la Russie à la ruine ? De sorte qu'il ne faut pas

trop leur en vouloir si, aujourd'hui, où la Russie, libérée du joug de l'ancien régime, a l'intention sincère de s'organiser sur des bases de justice et d'équité, ils parlent encore de l'Union des Russes de la Galicie avec ceux de « la Russie » en voulant ignorer — ce que pourtant le Conseil national des Pays Tchèques devrait être le premier à ne pas ignorer — qu'en fait de Russes il n'existe en Galicie que ceux qui ont été achetés par les roubles de l'ancien régime et qui ont trahi leur patrie. Mais, le Conseil national des Pays tchèques croit-il sincèrement que la nouvelle Russie voudra employer le système du comte Bobrinsky appliqué jadis en Galicie pour « l'Union » des Russes de la Galicie... avec ceux de la Russie ? Car, pourquoi dans la future Europe où chacun — espérons-le — aura le droit d'être ce qu'il voudra, les Ruthènes seraient-ils obligés de devenir des Russes plutôt que les Tchèques des Allemands ?

Quant à la Pologne elle-même, le désir qu'exprime le Comité national des Pays tchèques à son sujet équivaldrait, pour la Bohême, à cette formule aujourd'hui absurde : la Bohême unie et libre dans l'Autriche libre.

« Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on le fît. »

C. W.

NOS BRAVES

Valentin Kazarine, volontaire polonais pour la durée de la guerre, vient d'être cité à l'Ordre de l'Armée : « Kazarine (Valentin), matricule 24662, soldat au régiment de marche de la légion étrangère : soldat d'élite, d'une bravoure exceptionnelle. S'est distingué le 4 juillet 1916 par l'ardeur avec laquelle il a poursuivi l'ennemi, mettant plusieurs Allemands hors de combat et les obligeant à abandonner leur mitrailleuse. Blessé grièvement par une balle qui lui traversa la poitrine, est revenu au front à peine guéri. » (Journal Officiel du 17 mars).

qu'attendre le soir à la maison son retour, que d'ignorer ses calculs et exprimer naïvement son étonnement de le voir triste et pensif juste le jour où ses galettes sont si bien réussies.

Telle est la femme que les gens qui ne réfléchissent pas prennent pour une poupée, une coquette fivole, et qui pourtant est, avant tout, l'artisan le plus charmant, le plus gracieux du bonheur familial.

Il est facile de deviner que les qualités dont fait preuve la femme française se lient étroitement à celles de son mari, qu'elles en sont, pour ainsi dire, la conséquence logique.

Il en est ainsi en vérité. Le Français est un bon mari. Il l'est en vertu d'un culte inné pour la femme, par respect pour elle. Il l'est par habitude, grâce à l'éducation qu'il a reçue, grâce aux principes qui lui ordonnent de vivre et de travailler pour elle, qui lui enseignent que tout ce que la femme fait, tout le travail et toutes les occupations auxquelles elle s'astreint, ne lui sont nullement imposées, qu'il n'a pas le droit de l'y forcer, que l'unique vocation de la femme est de régner, de récolter des hommages, d'aimer et d'être aimée.

Le culte de la femme rend le Français délicat dans ses rapports avec elle, le fait prévenant et plein d'égards, développe en lui une compréhension très fine de la psychologie féminine.

Le Français considère son épouse comme son meilleur ami. Il la consulte volontiers, il écoute ses observations, il ne s'entête pas dans son opinion personnelle. En cas de divergence d'idées, il cherche un compromis ; s'il ne le trouve pas, il cède le premier.

En présence de sa femme, il ne monte pas sur ses grands chevaux, il ne prend jamais des airs d'augure.

En échange de l'intérêt qu'elle porte à ses entreprises, il prend une part vive à toutes ses petites affaires de femme.

C'est une chose courante de voir en France un mari sérieux et respectable stationner longtemps à la devanture d'un magasin en y choisissant la couleur de l'étoffe qui irait le mieux à son épouse. Il n'est pas rare de voir un savant de haute valeur accompagner sa femme à la recherche d'un nouveau chapeau ou bien à son insu combiner pour elle une nouvelle toilette.

Le Français ne dédaigne pas les « chiffons », les « fanfreluches » et les autres « petits riens » auxquels tient tant la femme. Il se plaît à l'accompagner partout. Sans elle, il n'ira jamais au théâtre ou à la promenade, il ne fera pas tout seul d'excursions, il ne prendra pas part à des pique-niques, à de joyeux soupers. Il aime que sa femme soit bien mise, qu'on l'envie, qu'elle se distingue par ses toilettes, qu'elle puisse rehausser ses charmes et se présenter sous le jour le plus favorable.

Il en résulte que la femme n'a jamais besoin d'insister pour avoir des gants toujours frais, une jolie robe, une belle fourrure. D'habitude très économe, le Français saura toujours prévenir les désirs de son épouse, il ira même plus loin, il les devancera.

Le Français s'intéresse vivement à toutes les questions du ménage. Il ne se permettra jamais de se poser en égoïste planant au-dessus des préoccupations multiples de son épouse. Au contraire, s'il ne peut pas lui procurer le luxe d'une bonne, le Français, malgré son instruction et ses aspirations sociales, n'hésitera pas à secouer les tapis, à faire le marché, à parader dans les rues bouteilles à la main et même, quelle honte ! à descendre chaque soir dans la cour la sacramentelle boîte à ordures... Même dans les familles où la bonne ou une femme de chambre peut le suppléer dans tout cela, le maître de la maison, par habitude, par amour de l'ordre, ne manque pas de cirer lui-même ses chaussures, de monter de l'eau en exigeant le moins possible de services pour ses besoins personnels.

Si l'on ajoute à ces qualités la sérénité d'esprit du mari, son désir continu d'assurer l'avenir de la famille, il n'est pas difficile de conclure qu'il possède avec la femme tout ce qu'il faut pour faire un ménage exemplaire...

C'est ce que l'on peut constater effectivement en France. En y observant de près la vie familiale, on y trouve bien plus d'harmonie dans les ménages que dans les autres pays. La femme française est bien plus difficile à conquérir et elle réagit bien plus fort contre l'infidélité de son mari. Elle ne s'arme nullement d'une résignation philosophique en se soumettant au sort « des femmes mariées ». Elle ne cherche nullement à se consoler en attendant patiemment que

l'époux volage revienne au foyer, dégoûté de ses ébats frivoles. La Française sait défendre son honneur et elle y met tant d'énergie qu'il est difficile de se faire des illusions sur la possibilité d'obtenir le pardon. D'ailleurs, l'épouse légitime trouve sans le vouloir une collaboratrice dans la personne de la maîtresse de son mari. Cette dernière, pour autant qu'elle n'est pas une vulgaire prostituée, ne tolère pas la vie à trois. Elle ne cède pas, ne consent pas à être délaissée et sait se venger cruellement du séducteur...

L'opinion publique et les tribunaux sont d'accord à ce sujet... La femme indignement abandonnée, la femme trompée peut toujours compter sur un acquittement même lorsqu'elle a recours à des arguments violents, comme le couteau, une balle de revolver ou le vitriol.

D'autre part, le mari non plus n'est pas plus indulgent pour l'infidélité de son épouse. Il en est de même de l'opinion publique et des tribunaux.

En France, plus qu'ailleurs, il est dangereux de jouer avec l'amour. Le sentiment de la dignité personnelle n'y est plus uniquement le privilège des classes supérieures, il est propre à tout le peuple français.

Ce n'est pas sans raison, que la France est, au jugement unanime de l'opinion européenne, le pays où il est le plus difficile à un jeune homme de s'arracher des « griffes » d'une maîtresse.

La chronique des tragédies et des drames domestiques provoqués par l'infidélité d'un des époux est en France relativement fort réduite, si l'on prend en considération le chiffre de la population et l'extrême susceptibilité qui y règne à ce sujet. Il faut noter que les événements de ce genre trouvent un large écho dans la presse. Chaque cas particulier y est commenté en détail sans avoir égard au milieu où il s'est produit et aux sphères auxquelles appartiennent les héros du drame. La tranquillité apparente avec laquelle on semble traiter ces questions dans les autres pays, l'absence de dénouements tragiques proviennent de l'indifférence et de l'indulgence à laquelle on y est porté. La presse ne s'occupe que des sphères intellectuelles ; quant aux drames qui se déroulent dans le peuple, on s'y intéresse peu. Qu'importe, par exemple, qu'un paysan ukrainien offre pour un rouble sa femme à un séducteur d'occasion ?

RÉPUBLIQUE ROYALE DE POLOGNE

VII

Après la mort de Witold, le roi eut de nouveaux démêlés avec ses lieutenants. Il commença par nommer au poste de lieutenant-général de Lithuanie son propre frère Swidrigello, lequel mécontent de ce que le gouvernement de la Pologne avait été confié à quelqu'un d'autre, notamment à un prince ruthène Buczacki, s'empara du roi et le mit en prison. Cependant devant l'attitude menaçante des Polonais il dut bien vite le relâcher. Le roi nomma alors à sa place le frère de Witold, Sigismond. Swidrigello, qui avait pour se venger levé l'étendard de la révolte, fut défait par les troupes grand-ducales à Ochmiana où il perdit 10.000 de ses partisans. Sigismond, doué d'un caractère violent, usa de trop de rigueur envers les seigneurs lithuaniens, qui avaient pris part à cette révolte. En en faisant décapiter quelques-uns il ne s'attira que la haine universelle et ranima la guerre civile, devant se prolonger jusqu'après la mort du roi, décédé en 1434.

Après la mort du premier des Jagellons, son fils aîné Ladislas par le fait grand-duc de Lithuanie fut comme de raison élu roi de Pologne. Swidrigello, ne voulant pas se soumettre à son neveu, se remit en guerre contre lui, appelant à son secours les Tartares, les chevaliers de la Croix et ceux de Livonie, mais fut défait complètement en 1435 à Wilkomierz sur les bords de la rivière Swienta et se réfugia en Valachie.

Les chevaliers teutoniques, qui avaient fomenté la sédition de Swidrigello, voyant son

parti entièrement brisé, se décidèrent aussi à faire la paix avec Ladislas à Brest. Le lieutenant-général de Lithuanie, Sigismond, ne survécut pas longtemps à sa victoire. Etant, comme nous l'avons dit, d'un caractère trop violent, et s'étant par des répressions sanglantes attiré la haine universelle, il fut, à la suite d'une conspiration dirigée contre lui, assassiné en 1440 par un kniaz ruthène, Ivan Czartoryski.

Après sa mort, les principaux seigneurs lithuaniens, sans attendre que le roi désignât son successeur, voulurent, pour se donner de l'importance, l'élire eux-mêmes; mais heureusement cela n'amena aucun conflit séditieux, vu que leur choix était tombé sur Casimir, frère du roi, et que ce dernier, ignorant cette élection, leur envoyait de son propre gré en qualité de lieutenant-général.

Casimir, en entrant en fonctions, dut d'abord soumettre les partisans de Michel fils de Sigismond, lequel s'était arrogé le droit de succession au poste qu'avait occupé son père. Pour effacer le souvenir des rigueurs dont avait abusé son prédécesseur, Casimir commença par user de clémence vis-à-vis de Czartoryski, mais les partisans de Michel, s'acharnant après lui, le dépouillèrent de tous ses fiefs; ne lui laissant que, et cela uniquement grâce à l'intervention du Grand-Duc et de ses Polonais, la vie sauve et ses biens patrimoniaux. Casimir poussa la clémence jusqu'à accorder son pardon au traître Swidrigello, qui réussit même à obtenir de lui en fief la ville de Loutzk.

Les principaux grands seigneurs de Lithuanie, abusant de l'esprit de conciliation et de clémence de Casimir lui firent prêter un serment par lequel il s'engageait de ne rien faire sans le consentement du conseil qu'ils avaient institué et de veiller à ce que son pouvoir autocratique ne reçût la moindre atteinte par l'adoption de quelque résolution populaire. Cela semble à première vue insensé de leur part, mais au fond c'était très logique. Se réclamant d'un prince autocrate, ils pouvaient en son nom opprimer à loisir leurs propres vassaux.

Ce conseil, sorte de sénat, n'était pas composé comme la diète de Pologne de représentants élus par la nation. En outre de deux palatins, celui de Wilno et celui de Troki et des castellans, qui avaient été institués à la manière polonaise, les autres membres du conseil étaient : l'évêque de Wilno, différents dignitaires, puis les kniaz et les grands seigneurs représentant leurs propres terres, et par conséquent tous députés d'office ou héréditaires.

Dans cette espèce de sénat entraient fort peu de Ruthènes, soit que les kniaz de cette nation ne voulussent pas y entrer, soit qu'ils n'y fussent pas admis. A en juger par sa composition et l'esprit qui devait l'animer, on comprend que cette assemblée législative ne devait pas considérer d'un œil favorable les principes démocratiques par lesquels se distinguait la noblesse polonaise. Et on peut s'imaginer l'aide que devait y trouver le roi de Pologne dans la mise en vigueur des libertés accordées aux vassaux de ces seigneurs par la constitution de Horodlo. Grâce à eux elle resta longtemps lettre morte.

Nous savons qu'une partie de la Ruthénie, notamment la Volhynie, l'Ukraine, etc., bien qu'appartenant à la Pologne était restée sous la domination de la Lithuanie. Olgiard l'avait en 1366 reconnue à la Pologne en la personne de Casimir le Grand, mais ce dernier l'avait laissée en possession de la Lithuanie, donnant ces terres à titre de fiefs à des princes lithuaniens.

Ladislas Jagellon, anxieux de régler une bonne fois les affaires ruthènes, n'osait cependant soulever cette question du vivant de son cousin Witold, très ombrageux quand il s'agissait de toucher à quoi que ce soit de son autorité. Après sa mort, le roi s'empressa, pour commencer, de soustraire la Podolie à l'administration lithuanienne, y instituant comme

gouverneur général un prince ruthène, Buczacki. Cet acte provoqua, comme nous l'avons vu, le mécontentement du nouveau lieutenant général Swidrigello, qui saisit ce prétexte pour lever l'étendard de la révolte.

Or, les seigneurs lithuaniens composant le conseil de Casimir lui soutirèrent la promesse de ne tenir, une fois arrivé au pouvoir en Pologne, aucun compte de la décision de son père, mais en revanche, en l'annulant, de faire rentrer la Podolie sous la domination lithuanienne.

Casimir désirant avant tout contenter ses administrés, et craignant de s'indisposer son conseil, prêta tous les serments que ce dernier lui demandait. Ne sachant rien refuser au sénat de Wilno et s'appuyant sur ses avis, il ne se pressait pas d'aller en Pologne occuper le trône auquel après la mort de son frère Ladislas III tué à Warna, et décédé sans laisser d'enfants, les Polonais l'avaient élu en sa qualité de Grand-Duc de Lithuanie. Il différait son voyage de jour en jour. Il n'osait pas accepter la couronne, mais ne voulait pas non plus la perdre. Le serment de fidélité à la constitution polonaise qu'il lui fallait prêter lui imposait le devoir d'achever l'œuvre de restitution commencée par son père Ladislas Jagellon et notamment de faire rentrer en possession de la Pologne, les joignant à la Podolie, la Volhynie et l'Ukraine, que la Lithuanie avait encore dans son administration. Cette promesse le mettait en contradiction manifeste avec l'engagement qu'il avait pris envers ses grands vassaux lithuaniens, auxquels il avait juré de n'en rien faire. Aussi Casimir refusa-t-il pendant plusieurs années de prêter le serment que les Polonais exigeaient de lui. Voyant cependant qu'il y allait de sa couronne, — il s'y décida enfin en 1453. Sa résistance, prolongée pendant si longtemps, lui valut de la part des Polonais bien des reproches, qui se traduisirent par des apostrophes et des réclamations quelquefois très violentes. D'autre part, ayant cédé aux demandes légitimes des Polonais, Casimir ne fit que mécontenter sérieusement ses puissants vassaux de Lithuanie.

Pendant ce temps certains événements qui s'étaient passés en Pologne, et particulièrement dans ses provinces russiennes, inquiétaient grandement l'aristocratie lithuanienne. La Russie Rouge et notamment ses parties formant la Podolie, la Volhynie et l'Ukraine, ayant été restituées à la Pologne, gagnaient de plus en plus en liberté.

Déjà en 1430 et 1433, Ladislas Jagellon ayant octroyé différents privilèges à la noblesse polonaise les assura en même temps à celle des pays ruthènes.

(A suivre.)

JEAN TARNOWSKI.

Avenir de la Pologne. J'aurais pu écrire *Avenir du Monde*; car la question qui s'agit sur les bords de la Vistule ne diffère, pas même dans les termes, de celle qui se débat aujourd'hui, et à ciel ouvert, d'un pôle à l'autre.

RASPAIL F. V. (De la Pologne sur les bords de la Vistule et dans l'émigration, Paris, 1839, p. 145.)

BULLETIN

• La nouvelle Russie et la Pologne.

Le gouvernement provisoire russe a ordonné la création d'une commission chargée de liquider les affaires de Pologne. Cette commission aura à établir dans quels lieux et dans quel état se trouvent les biens appartenant à des institutions gouvernementales publiques de Pologne. Elle fixera les conditions de leur conservation et de leur administration jusqu'au moment de leur remise à l'Etat polonais et établira les rela-

En dehors de ces considérations d'ordre général, on trouve dans la statistique des données à l'appui de l'opinion émise plus haut sur le fait qu'en France, plus qu'ailleurs, le mariage est une institution solide et durable. Les chiffres des séparations et des divorces (1), malgré la facilité de la procédure (les indigents bénéficient de l'assistance judiciaire et sont exonérés de tous frais), ne dépassent pas le pourcentage normal.

A partir de 1898, les séparations varient de 2.164 à 2.320 par an. Elles ont même une certaine tendance à diminuer. Quant aux divorces, ils ne dépassent pas à partir de 1902 le chiffre de 10.000 avec quelques centaines. Les veuves et les femmes divorcées âgées de 15 à 49 ans formaient en 1851, 4,07 % de toute la population. En 1901 leur nombre atteint à peine 5,21 %. Les chiffres des hommes veufs et divorcés âgés de 18 à 59 ans ne dépassaient pas en 1851, 3,60 % de toute la population et en 1901 le même chiffre était de 3,73 %. On voit donc que la différence entre l'époque actuelle et « le bon vieux temps » n'est pas très sensible.

Le divorce a en France une tendance très nette à augmenter le chiffre des mariages. Ainsi, en 1906 (2) on compte 4.012 femmes divorcées 4.392 hommes ayant obtenu le divorce qui se sont de nouveau mariés.

Inutile d'ajouter que les récits sur le soi-disant relâchement des mœurs en France, les histoires qui racontent que chaque femme y possède un amant et tout homme marié une maîtresse, que les époux se pardonnent mutuellement de pareilles peccadilles, que les femmes au su de leurs maris se font un petit revenu en se livrant à la prostitution, ne sont que d'ignobles calomnies. Ce sont les produits d'élucubrations maladroites de snobs qui connaissent les bas-fonds de la vie en France, dont les renseignements ne vont pas plus loin que les farces de café-concert ou les maisons publiques, qui ont fréquenté les rebuts de la société française, mais qui n'ont jamais connu la vraie famille française.

FIN

Traduction de P. K.

(1) Comptes généraux de la justice criminelle, civile et commerciale.

(2) Statistique générale de la France. Annuaire statistique, Paris, 1907, p. 10.

tions réciproques entre l'Etat et l'Eglise catholique romaine.

La commission élaborera, en outre, un règlement concernant les prisonniers de guerre et les mobilisés d'origine polonaise qui sont sujets d'un des pays ennemis. C'est un membre de la première Douma, M. Alexandre Lednicki, qui a été nommé président de la commission.

Le comité des députés, des soldats et des ouvriers a envoyé, au cours d'une de ses dernières séances, l'adresse suivante au peuple polonais :

« La démocratie russe, se maintenant sur le terrain de l'indépendance nationale et politique des peuples, proclame que la Pologne a droit à sa pleine indépendance.

« Nous envoyons notre salut fraternel au peuple polonais et lui souhaitons plein succès dans la lutte présente pour que soit établi, dans une Pologne indépendante, un régime démocratique et républicain. »

• Les déclarations du prince Lvov au sujet de la Pologne.

Nous avons signalé dans notre précédent numéro l'étrange manière dont l'Agence Radio avait interprété les déclarations du prince Lvov, le nouveau président du Conseil en Russie, à la délégation polonaise qui s'était présentée à lui quelques jours après l'avènement du nouveau régime. Selon le télégramme de l'Agence Radio, le prince Lvov se serait borné uniquement à faire part aux délégués polonais de la ferme résolution qu'avait le nouveau gouvernement de « donner à la Pologne le régime de liberté et d'égalité qui est désormais acquis à tous les citoyens de Russie ». Or, les journaux polonais qui nous sont parvenus récemment, donnent le texte complet des déclarations du prince Lvov. Elles contiennent un passage très important que, pour des raisons inconnues, l'Agence Radio a jugé nécessaire de supprimer dans son télégramme. Ce passage a trait à la future organisation de la Pologne. En dehors de l'égalité des droits qui, cela va sans dire, sera octroyée aux Polonais habitant la Russie, le président du Conseil a déclaré que le nouveau gouvernement continuerait l'œuvre inaugurée par l'ex-tsar Nicolas II en vue de doter la nation polonaise d'une complète liberté.

Cette déclaration a bien plus d'importance. Elle vise évidemment la Pologne ethnographique et sa future organisation. Il est regrettable que l'Agence Radio ne se soit pas rendu compte de sa signification.

• Talleyrand et Pologne.

Mardi dernier a eu lieu la cinquième conférence de M. G. Lacour-Gayet, membre de l'Institut, consacrée à « Talleyrand ministre et ambassadeur » et ayant comme sujet l'époque de Louis XVIII. L'illustre conférencier, grand ami de la Pologne, a trouvé une occasion de plus de rappeler le sort de notre patrie au Congrès de Vienne ainsi que la portée de la question polonaise à l'époque de Talleyrand.

• Francis Plante.

Le Patriote des Pyrénées du mercredi 21 mars 1917 donne cet intéressant entrefilet sur les deux concerts spirituels de Francis Plante au bénéfice de l'Œuvre des Polonais restés dans leur pays envahi :

« Les deux concerts spirituels offerts au public palois par Francis Planté, en l'église Notre-Dame, au bénéfice de l'œuvre des Polonais restés dans leur pays envahi, ont été fixés au mardi 17 et jeudi 19 avril, à 2 h. 1/2 précises. Pour s'assurer des places, on peut dès aujourd'hui s'inscrire chez MM. Pétron et Ransy, rue des Cordeliers. »

« Ainsi donc, cette immense personnalité artistique, qui marche de son vivant dans le rayonnement légendaire, dont sont auréolées les grandes figures disparues des Liszt, des Paganini, des Rubinstein — avec, en plus, ce qui est appréciable, la possibilité de le justifier quand tel est son bon plaisir — nous revient, et en nous consacrant deux journées, nous comble presque autant que Paris,

qui en eut trois. Et à ce propos, nos lecteurs seront heureux de lire prochainement quelques extraits des critiques enthousiastes qu'écrivirent sur ces solennités, tous nos grands journaux parisiens. Ils y verront la profonde sensation, produite par les séances que le maître donnait dans notre capitale en juillet dernier, et les petites fortunes (plus de 32.000 francs), qui en ont jailli pour nos soldats. Nous leur procurerons ainsi la flatteuse et légitime satisfaction de constater que leur admiration est d'accord avec tout ce que notre pays compte de hautes compétences et de spécialistes éminents. »

• Une cérémonie catholique interalliés.

Le Temps du 28 mars nous communique :

« Une imposante cérémonie catholique interalliée a eu lieu hier à Paray-le-Monial (Saône-et-Loire). La remise solennelle des drapeaux anglais, belge, français, italien, japonais, polonais, roumain, russe, serbe a été faite à la chapelle de la Visitation.

L'évêque d'Autun a souhaité la bienvenue aux représentants des puissances alliées, le cardinal anglais Bourne ; Mgr Deploige, directeur de l'université de Louvain ; le prince roumain Vladimir Ghika ; Mgr Pini, directeur de la Fédération des étudiants catholiques d'Italie ; un prêtre russe, etc. Le cardinal Bourne a prononcé une allocution qui a produit une grande impression sur l'assistance. »

Vive le drapeau polonais !

• Pour les prisonniers politiques polonais remis en liberté par le gouvernement provisoire de Russie.

Notre très vénérable compatriote, M. le Dr Félix Wagner-Kicinski, ancien combattant de 1863, nous envoie la somme de vingt francs pour les secours aux prisonniers politiques polonais remis en liberté par le gouvernement provisoire de Russie. Nous espérons que son heureuse initiative ne restera pas sans suite. Tout l'argent que nous recevrons pour cette œuvre sera transmis, par l'intermédiaire de la Rédaction du grand quotidien à Moscou, la *Gazeta Polska*, au Comité qui s'occupe de venir en aide à nos anciens prisonniers politiques.

REVUE DE LA PRESSE

Dans le dernier fascicule du *Mercur de France* (16 mars 1917), nous trouvons la suite de la très intéressante étude de M. Etienne Fournol, ancien député, consacré aux « Héritiers de la succession d'Autriche » et particulièrement à « l'Aigle blanc », duquel nous nous permettons de détacher de justes appréciations sur la manière d'envisager la question polonaise en France :

« Pour les Français, la question polonaise est une affaire sentimentale en effet, et voilà qui est déplorable. Les deux peuples sont sans doute attirés l'un vers l'autre par ce que le moins lourd des Allemands appelait des *affinités électives*. Au vrai, ils sont liés par leur romantisme, par ce délicieux abus de l'imagination ; c'est dans leur période romantique commune qu'ils se sont surtout aimés comme un frère heureux et un frère infortuné. Une vertu généreuse, un goût semblable de l'héroïsme, l'amour un peu chimérique du panache ou au moins de l'aigrette, une sensibilité délicate et comme féminine qui les conduisait rapidement l'un et l'autre sur les voies de la civilisation, unissaient déjà le peuple français au peuple polonais.

« Le XIX^e siècle enrichit beaucoup ces sentiments. Car c'est surtout quand elle fut mise au tombeau que grandit la patrie polonaise. Force admirable de la fidélité aux souvenirs. Après une si longue histoire, toute brillante de gloire et chatoyante de combats, après tant de victoires sur les Teutoniques, sur les Cosaques zaporogues, et l'Europe sauvée des Turcs aux portes de Vienne, le Grand Siècle de la Pologne, c'est celui où elle n'existait plus !

« Ce fut aussi le grand siècle de l'amitié franco-polonaise. Les Français entreprirent de faire régner dans le monde la Justice et la Liberté des peuples, précisément dans le temps qu'on dépeçait la Pologne. Ils se mirent à protester, sans pouvoir rien atteindre. A chaque révolution en Pologne, le peuple à Paris cassait les vitres du gouvernement. Tous les Français, jusqu'à Casimir Delavigne, étaient transportés de quelque enthousiasme lyrique pour la cause polonaise qui, par une fortune unique, réunissait dans le même sentiment les libéraux et les catholiques : les libéraux s'indignaient par tradition révolutionnaire qu'on mit aux fers un peuple coupable d'avoir abusé,

à l'intérieur de ses frontières, de sa propre liberté ; les catholiques ne pouvaient souffrir qu'on persécutât leur, frères de Pologne chez qui le catholicisme était devenu sans aucun doute, une force nationale. Le sentiment souverain de la Justice, les ardeurs révolutionnaires et les souvenirs romantiques se mêlaient et bouillonnaient dans la tête du Français à la pensée que l'un des peuples les plus brillants de la terre en était le plus malheureux. L'éclat de la gloire polonaise étincelait encore au travers des draperies de deuil qui la couvraient, comme dans ces nocturnes ou ces polonaises de Chopin les voiles de la mélancolie et de la tristesse, un instant écartés, laissent entendre parfois quelque fanfare guerrière aux sons de laquelle nous croyons voir défiler les étendards de velours rouge brodés de l'aigle blanc, les bonnets de fourrure où l'escarboucle attache l'aigrette, les kalpaks, les lances à oriflammes, tout ce tumulte scintillant et bariolé des armées glorieuses du Grand Hetman de la Couronne de Pologne. En dépit de la politique qui le plus souvent contrariait cette passion : affection pour un peuple malheureux, images romantiques et mazurkas, tout cela fut furieusement à la mode chez nous un siècle durant.

« Voilà de fort beaux sentiments et les plus nobles du monde. Il nous sont précieux et si nous en sourions quelquefois, nous les conservons avec fierté dans le trésor des sentiments nationaux. Les Polonais seulement les jugent stériles, et je suis prêt, quant à moi, à les juger funestes, s'ils nous doivent dissimuler la qualité, la gravité et la vérité politiques de la question polonaise. Le Français qui a payé son tribut sentimental à la Pologne se tient quitte et se repose, satisfait, sur sa générosité ; il se rend compte encore qu'il y a un point délicat à accommoder avec nos alliés russes, et que c'est au surplus une affaire orientale, lointaine et qui ne touche point ses intérêts directs. Pardonnez-moi ; mais cela vous touche dans votre passion première et vos intérêts immédiats, mais non pas par le côté que vous croyez. Pour moi, me voici prêt à renier mes sentiments polonophiles, qui sont vifs, si l'on m'accorde que la question polonaise est sans doute la première de l'Europe pour l'importance politique, et je consens que l'amour de la Pologne soit moins populaire parmi nous si la connaissance de la question polonaise doit l'être davantage. »

L'Œuvre du 27 mars publie sous le titre « Revers de médaille » ces justes observations de M. Charles Rivet à propos des événements en Russie :

« Nous avons été de ceux, trop peu nombreux, qui, de tous temps, ont déploré la thèse consistant à dire en France, même devant les menées d'un Sturmer ou d'un Protopopof : « Nous n'avons pas le droit de nous immiscer dans les affaires intérieures russes ! » La non-préparation militaire de l'Empire du tsar : affaire intérieure ! La duperie des Polonais : affaire intérieure. Le peuple russe implorant l'assistance de notre démocratie, banquière du régime qui l'oppressait : affaire intérieure. Et la France de 89 restait muette devant le drame qui se jouait chez ses alliés : affaire intérieure.

« Aujourd'hui, la révolution prévue a éclaté. Personne ne saurait en prévoir les péripéties et les conséquences. Les partis extrêmes s'apprêtent à des excès qui n'iraient pas sans dangereuses répercussions pour nous. Et, subitement, on découvre l'Amérique ; des gens graves s'aperçoivent que l'alliance est autre chose qu'une liaison d'amour et nos Delcassé, que médusait la cour de Nicolas II, de retrouver tout leur courage, pour sermonner les sans-culottes installés au lieu et place de celui devant lequel ils étaient muets.

« On se rend compte, enfin, que l'union scellée à Cronstadt et à Toulon était un mariage de raison, une association d'intérêts tout autant que de sympathies. La comédie du « Roi » a pris fin avec l'abdication du Tsar. Et, tout d'un coup, les yeux dessillés, de bons Français viennent vous dire : « Ces Russes, où vont-ils ? » Des personnages sentencieux d'ajouter : « Il faut les rappeler à la raison ! »

« Messieurs, que ne l'avez-vous fait plus tôt ? Que n'avez-vous, comme l'Angleterre au moins l'entreprit, sommé Nicolas II de cesser la tregi-comédie byzantine qu'il joua avec sa troupe qu'un ambassadeur qualifiait de « charentonnese » ! Si vous l'aviez fait, comme votre « association » vous en donnait le droit, vous n'auriez eu ni les hésitations compréhensibles des Polonais, ni les sentiments partagés des Juifs, ni, enfin et surtout la révolution en pleine guerre.

« Vous vous êtes tus, vous comme ce ministre qui venait nous dire à nous-même que le sort des 180 millions de moujiks ne l'intéressait pas. Vous vous êtes tus comme tous les ambassadeurs que terrifiait le sort d'un Bompard, qui paya de son poste l'audace d'avoir assuré au Quai d'Orsay que, derrière les nobles personnages qui prétendaient représenter la Russie, il y avait la Russie elle-même, la Russie en marche, cette Russie de demain qui vient de se manifester et devant laquelle nous ne sommes que des étrangers qui l'avons systématiquement méconnue ; bien mieux, qui avons refusé de protester, quand on forgeait ses fers. »

NA NOWE TORY

Odrodzona Rosja wstępuje szybko na nowe tory. Tak szybko nawet, że raczej obawiać się trzeba, aby z tego powodu nie ucierpiała, aby nie ocknęła widma wczorajszej hydry.

Tydzień ubiegły przyniósł następujące wiadomości.

Ex-cesarz został przewieziony do Cesarskiego Siola i tam osadzony pod strażą razem z żoną. Mikołaj II. jest już obecnie tylko pułkownikiem Mikołajem Romanowem, dokładniej, Holstein-Gottorpem.

Lewica Dumy łącznie z Komitetem Robotniczo-Wojskowym opowiedziały się za uformowaniem rzeczypospolitej demokratycznej. Konstytuanta, która zdecyduje o przyszłym ustroju Rosji, odbyć się ma w końcu kwietnia (starego stylu) w Piotrogradzie.

Tymczasowy rząd postanowił w dalszym ciągu swych liberalnych zarządzeń: 1) dopuścić do głosowania kobiety i przyznać kobietom najdalej idące prawa obywatelskie 2) zniósł sposób tytułowania oficerów przez żołnierzy na zwrot na « pan » i vice versa żołnierzy nakazał traktować przez « wy » 3) zniósł dla żołnierzy wszelkie rygory towarzyskie, palenie tytoniu na ulicy, uczęszczanie do restauracji, etc. 4) zniósł wszystkie ordery za wyjątkiem orderu za męstwo, św. Jerzego 5) udzielił dymisji członkom rodziny cesarskiej, którzy zajmowali stanowiska naczelne 6) ustanowił osmiogodzinny dzień pracy 7) Finlandji przywrócił ostatecznie wszystkie prawa i przywileje 7) usunął cały szereg gubernatorów i stronników samowładztwa 8) usunął dwu Archierejów, petersburskiego i moskiewskiego, znanych ze swych poglądów reakcyjnych 9) Policjantów i zandarmów, pozostających na wolności, wysłał na front do szeregu 10) przedsięwziął energiczne kroki celem zaprowadzenia regularnego zaprowiantowania kraju, wzmocnienia zasobów i sił armii walczącej 11) poczynił kategoryczne oświadczenia o dotrzymaniu aljansów i dążeniu do zwycięstwa całkowitego.

Tyle ważniejszych decyzji w ciągu jednego tygodnia.

Minister spraw zagranicznych, p. Milukow, przesłał mocarstwu sprzymierzonym rodzaj wyznaniawiary, w tem wyznaniu kwestji polskiej nie poruszył a raczej utrzymał ją w ramach zaznaczenia potrzeby wyzwolenia « ludów uciśnionych ».

Minister sprawiedliwości, p. Kerenski, opowiedział się za niepodległością Polski.

Sfery miarodajne polskie w Piotrogradzie, składając życzenia prezesowi Rządu tymczasowego, oświadczyły: iż, wobec nawału niesłychanie ważnych i gwałtownych spraw, obarczających w tej chwili Rząd, uznały narazie za właściwe nie utrudniać mu pracy żądaniem wypowiedzenia się natychmiastowego w kwestji polskiej. Oświadczenie to zostało przyjęte z głęboką wdzięcznością. Dalej, należy baczyć na to, że wyrazem opinii rosyjskiej będzie Konstytuanta i że ona niewątpliwie zabierze głos i w naszej sprawie i udzieli wskazówek przyszłemu rządowi.

Trzeba wierzyć i ufać, że Demokracja rosyjska stanie na wysokości, głoszących przez się, zasad i wymierzy i nam, Polakom, sprawiedliwość oczekiwaną od lat stu z okładem!

Tydzień przyszedł będzie brzemenny w wypadki dziejowe...

W nadchodzącym tygodniu Stany Zjednoczone odbędą Kongres decydujący i wypowiedzą wojnę Niemcom!

Nadchodzący tydzień jest tygodniem ostatnim. Wielkim, przed świętem Zmartwychwstania!

Ufajmy, wierzymy! Nigdy jeszcze dnia Zmartwychwstania nie będziemy obchodzili z równie mocną wiarą w dzieło zmartwychwstania Ojczyzny!

Ufajmy i łączmy się w świętem pragnieniu.

Niech ustaną waśnie i różnice.

Ci, którzy podotąd, palając słuszną nienawiścią do caryzmu, do bezprawia, do niegodziwości samowładztwa, nie mogli, nawet dla miłości Ojczyzny, stłumić w sobie niechęci, którzy widzieli po stronie Aljantów tylko czapkę Monomacha a nie widzieli, nie czuli nadchodzącego odrodzenia Rosji, — niechże ci szczerze staną przy nas, niech idą z nami ręką...

Niech wszyscy ruszą za hasłami Wielkich Demokracji Zachodu, za hasłem Stanów Zjednoczonych, za hasłami, wyzwajającej się z oków, ludzkości, ku promiennej postaci Wolnej, niepodległej Polski.

WAC. GĄSIOROWSKI.

ZIEMIE POLSKIE

Tydzień ubiegły żadnej poważniejszej zmiany na obszarze walk, na Ziemiach polskich, nie przyniósł.

— **Zjazd Biskupów polskich w Warszawie.**

Z Warszawy donoszą pod datą 10 b. m.:

Z okazji przypadającego w dniu jutrzejszym stulecia arcybiskupstwa warszawskiego, przybyli już na zjazd ks. biskupów:

Ks. arcybiskup metropolita, Józef Bilczewski, ze Lwowa; ks. Józef Teodorowicz, arcybiskup obrządku ormiańskiego; ks. biskup Walega z Tarnowa; ks. biskup Zdzitowiecki z Włocławka; ks. biskup Nowowiejski z Płocka; ks. biskup Łosiński z Kiele. Dziś zrana przybył książę biskup Sapieha z Krakowa.

Prócz tego dzisiaj, w godzinach południowych, spodziewany jest przyjazd ks. arcybiskupa Dalbora z Poznania oraz ks. biskupa Ryxa z Sandomierza i administratora diecezji lubelskiej, ks. prałata Kwieka. Dostojni goście częściowo zamieszkali w pałacu arcybiskupim przy ulicy Miodowej. Jutro, o godzinie 10 rano, z okazji rocznicy i zjazdu odbędą się uroczyste nabożeństwo w katedrze św. Jana.

— **Ssawki niemieckie.**

Wiedeński « Kurjer Polski » zamieszcza tak wymyślnie zredagowaną informację:

« Jak Królestwo Polskie jest jeszcze, pomimo spustoszenia wojną i przemarszami milionowych armij, zamożne i zasobne, dowodzi znamienity fakt, że na obszarze samej okupacji niemieckiej żywi ono około 20.000 niemieckich dzieci, z czego 5.000 sama Warszawa. — Dzieci te, pochodzące z rozmaitych okolic Niemiec, umieszczone w Królestwie Polskim jeszcze z początkiem zimy władze okupacyjne niemieckie pod dozorem odpowiednich sił nauczycielskich. »

Nie potrzebujemy chyba długo tłumaczyć naszym Czytelnikom, iż w « możnym i zasobnym » jeszcze Królestwie, — według zupełnie dokładnych i, niestety, sprawdzonych wiadomości Komitetu Pomocy dla Ofiar wojny, dzieci polskie giną z głodu!...

Organ wiedeński nie mógł inaczej przemycić tej nowiny o wypasaniu pożywienia, na którego brak cierpi diatwa polska, przez 20.000 stado germańskie.

— **Niemczenie Lwowa.**

W dniu 10 marca, ukazało się we Lwowie już drugie czasopismo niemieckie p. t. « Neue Lemberger Zeitung »...

Równocześnie niemal « Kurjer Lwowski » ogłosił list otwarty jednego z obywateli lwowskich, list zawierający następujące uwagi:

« W ślad za władzami centralnymi, idzie zupełnie dobrowolnie Wydział krajowy, wprowadzając coraz częściej język urzędowy niemiecki w wewnętrznym urzędowaniu. Oto na aktach, nadchodzących do poszczególnych sekcji drogo-

wych przekreśla się nagłówki polskie i, opatrzone napisami niemieckimi, adresuje się również po niemiecku. Inż. F. P. ».

Jak widać kwestja « wyodrębnienia » Galicji idzie ciągle naprzód...

— **Podawnemu, postaremu.**

Podawnemu, postaremu dzieje się Polakom, skazanym na zadawanie się z Prusactwem. Oto wiadomość, niby za dawnych czasów a ledwie wczorajsza:

« Dziennik Berliński » donosi: Kongregacja Marjańska i pewien komitet w Gliwicach Szoboszowicach prosił policję o pozwolenie na odegranie teatru amatorskiego. Odpowiedź, dana przez policję komitetowi, brzmi:

« Ponieważ publiczne polskie przedstawienia teatralne, według orzeczenia prawnego, uważa się, jako zebrania (!) publiczne, zastępcza generalna komenda IV korpusu, w zastosowaniu paragrafu 12 ustawy o stowarzyszeniach ze względu na stosunki ludności w okręgu miejskim miasta Gliwie, odmówiła zezwolenia dla planowanych przez komitet przedstawień teatralnych w Gliwicach w dniu 4 i 11 lutego 1917 roku.

podp.: Miethe.

— **Zamknięcie młynów w powiatach kaliskim i tureckim.**

Na mocy specjalnych rozkazów zamknięte zostały, w dniu 13 bm., wszystkie młyny w powiatach kaliskim i tureckim.

W miejsce tego, władze powiatowe wydzierżawia i uruchamia jeden z większych młynów parowych w Kaliszu.

Krok ten uzasadnia naczelnik powiatu kaliskiego w następującym ogłoszeniu:

« Stosunki w zaopatrywaniu ludności w chleb, stworzone ogólnem zamknięciem młynów, powodują mnie do podania poniższego do wiadomości publicznej.

« Zamknięcie młynów uskutecznione zostało tylko w interesie ludności. Coraz więcej okazywało się, że ludność zbyt zależna była od młynarzy, lecz także i od pogody. Przez brak wiatru i przez niestałość młynarzy, stwarzano często takie warunki, że wieśniacy przez czas dłuższy pozostawali bez mąki i chleba. Jednakże zdarzały się też wypadki, że młynarze uzależniali przemiał zboża od wysokich opłat za mliwo. Włościanie i wszyscy pozostali mieszkańcy wsi musieli wielokrotnie udawać się w sprawie ich zboża do młynów i miewali wiele trudności przy wydawaniu mąki.

Nie potrzeba chyba być statystą, aby zrozumieć cel tego nowego zakazu niemieckiego... Młyny i wiatraki polskie czyniły kontrolę żoładków polskich niemożliwą, ludność miejscowa odżywiała się za dobrze... Prusacy nie mogli dość skutecznie zagarniać « nadwyżki » produkcji. Obecnie, te « nadwyżki » znikną... Rządowy młyn germański zmieści pięć razy więcej zboża na wywóz do Berlina.

To nowe zarządzenie, jak tysiąc innych, świadczy raz jeszcze że, pomimo rzekomej Rady Stanu, Austriak z Niemcem gospodarują i rozkazują, jak od pierwszego dnia najazdu.

— **Zmiany w ugrupowaniach.**

W ugrupowaniach politycznych w Warszawie zaszły pewne zmiany. Prócz zanotowanych już, jak dowiaduje się « Nowa Gazeta », Centralny Komitet robotniczy P. P. S. wystosował do Wydziału Wykonawczego Rady Narodowej, pod datą 24 lutego r. b., oświadczenie, w którym między innemi pisze:

« Uchwała ostatniego Zjazdu Rady Narodowej, dotycząca jej organizacji, zmienia zupełnie charakter Rady Narodowej. Rada Narodowa była dotychczas przedstawicielstwem stronnictw niepodległościowych z uwzględnieniem żywiołów bezpartyjnych, oparta była na zasadzie porozumienia się owych stronnictw i miała dawać wyraz ich wspólnym zadaniom. Obecnie Rada Nar. zmienia swój charakter. Nie może już być mowy o współdziałaniu stronnictw niepodległościowych, gdy to współdziałanie zastępuje się agitacją wyborczą « mężów zaufania. »

Pismo kończy się oświadczeniem, że partja, wobec zmiany, która zaszła, z Rady Narodowej występuje.

— **Niedola diatwy polskiej.**

Najprzewielebniejszy ks. Arcypasterz ogłasza w ostatnim numerze « Urzędowego Dziennika Kościelnego » co następuje:

Od dłuższego czasu chodzą gromadki dzieci z Królestwa Polskiego od wsi do wsi i wyciągają ręce pojałmużne. Niestety, przekonano się, że to, co owe dzieci, celem wzbudzenia litości, opowiadają, nietylko nie zgadza się z prawdą, ale zawiera oszczerstwa na komitety i osoby w Królestwie, oddające się z całym poświęceniem ratowaniu

głodnych i biednych. Pokazało się, że dzieciom owym chodzi głównie o wyludzenie pieniędzy, ponieważ pracy imać się nie chcą. U jednego z chłopców znaleziono większą kwotę pieniędzy uzbieranych. Imci ks. ks. Proboszczom polecam, aby w najbliższą niedzielę po kazaniu pouczyli parafian, jak się z owymi dziećmi obchodzić mają, tj. że mają im użyczyć pożywienia oraz odzienia, o ileby potrzebowali, żeby natomiast pieniędzy dzieciom nie wręczali i nie dawali wiary temu, co dzieci opowiadają o rzekomych krzywdach doznanym od komitetów i osób, zajmujących się dobroczynnością w Królestwie. Jest bowiem słuszną obawa, że dzieci, przywykawszy się do żebrania i wafiania, nie będą miały ochoty wrócić do pracy i zmarnieją. Obowiązkiem zatem miłości chrześcijańskiej jest, od tego niebezpieczeństwa, dzieci uchronić.

— Wybory do Rady miasta Będzina.

Warszawska Nowa Gazeta komunikuje, iż, przy wyborach do Rady miasta Będzina, przepadli wszyscy kandydaci chrześcijańscy. Skład Rady stanowią:

Z kurji I-ej: na radnych 1) Duwed Sztokband, 2) Herszek Numburg, 3) Abraham Lidbarski, 4) Lejzor Sercarz. Na zastępców radnych: 1) Izrael Regierer, 2) Jochim Inwald. Z kurji II-ej na radnych: 1) Gustaw Weinzieher, 2) Henryk Numburg, 3) Szmul Potok, 4) Salomon Gutman. Na zastępców radnych: 1) Moszek Schein, 2) Moszek Landau, 3) Jakób Gutman, 4) Josek Goldfeld. Z kurji III-ej na radnych: 1) Josek Sercarz, 2) Chil Kurlan, 3) Moszek Lewin, 4) Moszek Laks. Na zastępców radnych: 1) Sruł Regierer, 2) Abraham Rejchman. Z kurji IV-ej na radnych: 1) Leizor Rubinlicht, 2) Duwet Zmigrod, 3) Izrael Sercarz, 4) Moszek Kalma Ehrlich. Na zastępców radnych: 1) Berek Berlach, 2) Josek Goldfeld, 3) Jochim Inwald. Z kurji V-ej na radnych: 1) dr. Salomon Weinzieher, 2) Gerszlik Jakób Rechninc, 3) Jakób Statler, 4) Szalom Szeftel. Na zastępców radnych: 1) Jochim Inwald, 2) Adolf Perlmutter. Z kurji VI-ej na radnych: 1) Hirsch Wolff, 2) Juda Feiner, 3) Izaak Pejssachson, 4) Herszek Statler.

Ludność żydowska w Będzinie stanowi panującą większość.

— Zakaz wypieku ciastek i białego pieczywa w Warszawie.

Stosownie do rozporządzenia prezydenta policji niemieckiej, z dniem 7 b. m. zaprzestawiać cukierne warszawskie wypieki ciastek drożdżowych i białego pieczywa. Pozostawiono jedynie ciastka deserowe, które nie mogą zawierać więcej niż 10 procent maki.

Wskutek rozpoczętych starań, władze zgodziły się w zasadzie na przeniesienie dla ludności chrześcijańskiej po 1 tuncie maki pszennej na osobę na Wielkanoc. Żydzi otrzymają tej maki ilość obliczoną na 9 dni wielkanocnych (na mace), oraz cukier świąteczny.

— Język niemiecki w magistracie m. Łodzi.

« Głos Lubelski » dowiaduje się, że większość w łódzkiem kolegium reprezentantów miejskich uchwała posługiwać się podczas obrad, jako też w wewnętrznym urzędowaniu magistratu, językiem niemieckim! Rokowania wysłanych do miasta Łodzi trzech przedstawicieli Rady Stanu speliły na niczem. Według zapatrywań większości Rady miasta Łodzi, uchwała ich nie narusza języka polskiego, który będzie uznany jako język państwowy.

— Zasadzeni robotnicy z Królestwa Polskiego.

Przed izbą karną w Bochum w Westfalii odpowiadali Królewscy: Franciszek Pietrzak, Józef Szyba, Józef Bagnecki, Władysław Geczeński, Franciszek Kłoczyński, Stanisław Rutkowski, Antoni Szymaniak, Władysław Cepa i Antoni Sawacki. Oskarżenia, którzy pochodzą z Łodzi, przybyli w grudniu zeszłego roku do Recklinghausen, aby w kopalni « General Blumenthal » rozpocząć pracę. Oskarzenie zarzucało im, że, przybywszy tam, wzbranił się dostosować do kontraktu roboczego, gdyż podobno obawiali się nieprzyjaźni ze strony robotników niemieckich. Aresztowano ich i — jak brzmi sprawozdanie « Recklinghauser Zeitung » — umieszczono przez żandarmerję o chlebie i wodzie w pewnej szopie, danej przez kopalnię do dyspozycji. Gdy im w tem więzieniu zaczęło się dłużyć, oświadczyli gotowość podjęcia pracy. Do ich wypuszczenia potrzebowano najpierw policyjnego zezwolenia. Tego atoli oskarżeni nie odczekali, lecz według wspólnego planu rozbili drzwi szopy dyszlem i dostali się w ten sposób na wolność. Prokurator wniosł o 7 miesięcy więzienia. Sąd skazał każdego na 6 miesięcy więzienia!

— Wiec ortodoksów w Warszawie.

W dniu 4 b. m., odbył się w Warszawie pierwszy wiec, urządzony przez « Związek ortodoksów » z udziałem 1.200 osób. O wiecu tym, poświęconym prawie wyborów do gminy, donosi « J. Wort », że przewodniczący wiecu, rabin dr Cohn, mówił o znaczeniu przyszłych wyborów gminnych dla żydów i żądał, żeby wszyscy żydzi ortodoksyjni, ściśle zjednoczeni, wybierali żydów prawowiernych, którzy będą bronili interesów żydowskich w najwyższym znaczeniu tego wyrazu. P. Kaminer mówił, że należy głosować jedynie za listą zawierającą nazwiska wyłącznie prawowiernych żydów. Rabin, dr Karlebach, mówił, że ortodoksja nie jest partją, lecz obejmującą prawie wszystkich żydów w Polsce, którzy muszą zwyciężyć przy nadchodzących wyborach.

Na wiecu odczytano odpowiedź Rady Stanu na wystosowany do niej adres warszawskiego « Związku ortodoksów ». Odpowiedź ta brzmi:

« Tymczasowa Rada Stanu z żywym zadowoleniem przyjmuje zawarte w adresie « Związku » patryjotyczne i szlachetne oświadczenie żydów, uznających się za wiernych obywateli Polski i pobożnych wyznawców wiary. Powstające państwo polskie nawiąże przerwana nie tradycję historycznej, nacechowanej tolerancją religijną, i zapewni, jak to było w przeszłości, żydom, zamieszkałym w Polsce, prawo starodawnej ich wiary. w przeświadczeniu, że żydzi, służąc wierze Bogu swoich ojców, służyć będą również wiernie niepodległej Polsce, jako równouprawnieni jej obywatele. »

— Gospodarka w Białowieży.

« Dziennik Poznański » przynosi następujące informacje, dotyczące « naukowego » rabunki Białowieży, w której Niemcy gorączkowo zaprowadzają « porządku », grabiąc z niej miliony dla Vaterlandu.

« Na ostatnim posiedzeniu przyrodników im. Kopernika we Lwowie zreferował prof. wyższej szkoły leśnej, A. Kozikowski, sprawozdanie niemieckiego czasopisma leśnego o zebraniu leśników niemieckich, które się odbyło w październiku 1916, w Białowieży. Celem głównym tego zebrania było zastanowienie się nad zadaniami gospodarstwa leśnego na froncie wschodnim, ubocznym zaś zapoznanie się oficerów-leśników w zawodzie cywilnym — ze sławną naszą puszcza białowieską. »

« Ze sprawozdania wynika, że istniejący zapas drewna w puszczy białowieskiej, którego wprost wyczerpać nie można, pozwala na dowolne użytkowanie lasu tego, lecz na przeszkodzie temu stoi brak robotników i koni, jakoteż niedostateczna jeszcze sprawność środków technicznych. Do pokonania tej pracy olbrzymiej nie starczy 1900 jeńców, umieszczonych w 2 obozach i 1 100 robotników cywilnych umieszczonych w trzecim obozie. »

« Ze środków technicznych wspomina sprawozdanie tylko o 3 tartakach, zwiedzonych przez uczestników wycieczki. Dalej istnieje w puszczy kilka pieców do pędzenia smoły i terpentyny, hale fabryczne do wyrobu wozów, sani itp., a powstać ma jeszcze zakład o sile elektrycznej do rozdrabniania drewna opałowego. Wszystkie tartaki połączone są z kolją, a prócz tego znajduje się nad torem z Hajnówki do Białowieży 400 m. toru przemysłowego, z którego dziennie wysyłać można 25—30 wagonów drewna. Kolejek wąskotorowych jest 162 km., z czego 43 km. kolejki parowej i 120 konnej. »

« Żubrów naliczono jeszcze 120 sztuk, a może ich być wszystkiego 150—180. »

« Obszar puszczy, dla której sporządzono w przeciągu 7 miesięcy wojenny plan gospodarczy, obejmuje 128.000 ha, z których 24 proc. zajmują właściwe prąbory liściaste z drzewami 200—400 letnimi o wysokości 30 m. Największy obszar, bo 41 proc. obsiadła sosna z małą domieszką brzozy. Jest to sosna, jakiej chyba nie ma na całym już świecie, gdyż przeciętna jej wysokość wynosi 36 m., gdy np. sosna w Niemczech dorasta do 31,5 m. wysokości. Wartość puszczy szacuje się na 700—800 milionów marek. »

« Drzewa w puszczy nabierają z wiekiem « cudownego kształtu strzały ». Kłose dębowe o długości 15 m., średnicy środkowej 80 do 100 cm., bez skazy najmniejszej, nie należą do rzadkości. Co do jakości drewna dębowego, to sprawozdawca porównywał ją z sławnymi dębami z Spessartu w Niemczech. Drewno olchowe biorą dostawcy wojskowi i sprzedają na pudełka do cygar; brzoza idzie do Erfurtu na kolby karabinowe, kłose tartaczne do Solca (Schulitz) nad Wisłą, pale portowe do Królewca. »

OPINIE POLSKIE

Od dłuższego czasu piotrogrodzki « Kurjer Nowy », sekundowany z ubocza przez « Echo Polskie », organ p. Lednickiego, prowadził podjazdową walkę z « Dziennikiem Polskim » i « Gazetą Polską ». Na odległość, przy bardzo nieregularnym działaniu poczty, trudno zaiste było się zorjentować w powodzi argumentów i półsłówek « Kurjera » i « Echa ». Z numeru 4 « Sprawy Polskiej » dowiadujemy się, наконец iż, między innemi, idzie... o Gdańsk... bo oto, co pisze « Sprawa »:

« Nareszcie doczekaliśmy się szczerzego artykułu w Kurjerze Nowym. Możemy teraz pomódl się rzeczowo i poważnie. Odpowiadając Dziennikowi Polskiemu, naczelny publicysta Kurjera p. I. R. wyznaje, że jednym z kanonów publicysty jest « wiara w potrzebę i konieczność prawdy », a dalej daje do poznania, że pisanie o potrzebie i możliwości zdobycia Gdańska dla Polski jest « pobożnym kłamstwem »; drwi więc sobie, że powtarzanie wersetu z « Pana Teusza » (« Gdańsk miasto niegdyś nasze — będzie znowu nasze ») może doprowadzić do zawładnięcia ujściem Wisły, wreszcie wypowiada takie uwagi: « Prawda, trzeźwość, rzeczywistość są już nie w pogardzie nawet i w zupełnem zapomnieniu. Istnieje też i część prasy polskiej, która najszczytniejsze swe zadanie widzi w naśladownictwie tego zwyczaju. Nie przyjąłem go za zasadę swej pracy publicystycznej od samego początku, nie przyjmę i nadal. Wierzę, iż publicysta jest po to, aby mówić prawdę, a nie po to, żeby kłamać, pobożnie czy obłudnie. Nie uważam, aby kołysanie polskiego czytelnika do snów o wielkości w chwili, gdy trzeba twardo stać na gruncie rzeczywistości i mieć oczy otwarte, było zadaniem, do którego dążyć ma polski publicysta. »

« Publicysta z Kurjera ma tedy dwa zasadnicze stanowiska: raz występuje z punktu widzenia « snów o wielkości », drugi raz staje « na gruncie rzeczywistości ». »

« Przez szereg miesięcy obrzucał przedstawicieli polityki polskiej w obozie koalicyjnym zarzutami zdrady sprawy narodowej z pierwszego punktu widzenia, obecnie drwi z romantyzmu tych, którzy nie chcą uznać « prawdy », że Gdańsk do Polski należy nie może. »

« W świetle ostatniego wyznania p. I. R. to wszystko co, z punktu widzenia « snów o wielkości » pisał o polityce polskiej po stronie koalicji, jest zwykłym manewrem politycznym, wyzyskującym uczucia narodowe. Manewr podobny zasługuje na jaknajostrejsze kwalifikowanie, gdy się zważy, że był prowadzony drogą zarzucania przeciwnikom nieuczciwości narodowej i politycznej. »

« Gdy chodziło o zaszachowanie przeciwników p. I. R. miał stanowisko « snów o wolności » gdy chodzi o prowincję zaboru pruskiego, wydobywa skwapliwie « grunt rzeczywistości ». »

« Trzeba przedewszystkiem mówić prawdę, trzeba grać w otwarte karty. Różnica między Kurjerem Nowym i Echem Polskim z jednej strony, a zwalczanymi przez te pisma przeciwnikami nie polega na wysokości uczucia narodowego, na gatunku patryjotyzmu, jak to usiłowano ustalić. Różnica polega na ocenie prawdy w sytuacji międzynarodowej i strategicznej i na ocenie tego, co jest dla przyszłości narodu niezbędne. »

« Powinni panowie Ogulewicz i Grosstern wraz ze swojemi współpracownikami zejść z piedestału wyżyn patryjotycznych, nie przystoi bowiem stamtąd obniżać uroczyscie (jak to robi Kurjer) lub przemilczać (Echo) sprawy znaczenia dla Polski ziem zaboru pruskiego z Poznaniem i Gdańskiem. »

« Tak oto, w zetknięciu z rzeczywistością, ujawniło się ostatecznie oblicze prawdziwe pewnego rodzaju publicystów. »

— Początek « gorzkich żali »...

W czasopiśmie galicyjsko-austriackich, stojących wiernie wytrwale « przyswoim panie » budzić się zaczyna otrzeźwienie... W ubiegłym tygodniu, podaliśmy zamiennym artykuł o Niemcach w Królestwie i Galicji, dzisiaj pokłosie przynosi nam dwie inne ciekawe uwagi...

A więc, wychodząc z Dąbrowie Górniczej, « Gazeta » powiada naraz dosłownie:

« Powszechnie wiadomą jest rzeczą, że cały szereg firm i to najpoważniejszych w Zagłębiu, dostosowało się tak szybko i starannie do nowych warunków, iż obecnie — trzeba czy nie trzeba — korespondencję swą z władzami prowadzą po...

niemiecku. Dlaczego tak czynią, nie wiemy i pewnie — zapytani o to sami szefowie owych firm nie umieją wytłumaczyć tej zagadki. Ot, pisali w swoim czasie po rosyjsku, więc piszą teraz po niemiecku — byleby tylko nie pisać po polsku. A nie wiedzą, że budzą tym śmiech i pogardę nawet tam, gdzieby się tego najmniej spodziewali. Przypominamy więc tym panom, że mają prawo, wobec władz okupacyjnych, a obowiązek wobec własnego narodu, pisać po polsku. Gdy zaś to nie pomoże, ponieważ nazwy owych firm są nam znane, będziemy zmuszeni ogłaszać je kolejno. Bo przecież warto, by także i nasze koła o nich wiedziały.

Tak pisze ta sama «Gazeta», która, w ciągu dotychczasowego krótkiego swego żywota, z dnia na dzień, pracowała nad zjednaniem swych czytelników dla sympatii do mocarstw centralnych!... Dziś nawołuje do odwrotu. Lepiej późno niż wcale...

Do niemniej ciekawych reminiscencji doszła nagle «Nowa Reforma»:

«Kawiarnie krakowskie systematycznie bojkotują czasopisma polskie, mimochytnie zresztą i uzasadnionych zarzutów, podnoszonych przez miejscową prasę. Solidarność wszystkich kawiarni tutejszych, pod tym względem, jest taka, jak przy ugodzie o podnoszenie dalszych cen za napoje i potrawy. Wystarczy wspomnieć, że w żadnej kawiarni krakowskiej nie ma pism polskich z zaboru pruskiego, nie ma też nigdzie ważniejszych nowych tygodników warszawskich. Taksamo kawiarniom krakowskim nieznana jest polska prasa prowincjonalna z Królestwa Polskiego. Natomiast stosy pism i tygodników obcych, często zupełnie nam nieprzychylnych i bezwartościowych sięgają do sufitu, a najskromniejsze zadanie o zaprenumerowanie nowego ciekawego pisma polskiego uważane jest za napaść. Kawiarnie krakowskie treścią swoich czasopism zupełnie się nie różnią od kawiarni w Mor. Ostrawie lub nawet w Wiedniu. Obecnie n. p. w Warszawie wychodzi szereg interesujących tygodników i dwutygodników, ilustrujących ruch umysłowy i naukowy w stolicy Polski. Niestety, krakowski czytelnik ma tutaj lepszy przegląd prasy niemieckiej, aniżeli polskiej. Swoją drogą winę do pewnego stopnia ponosi tutaj także publiczność, uczęszczająca do kawiarni, która biernie toleruje ten stan rzeczy, ażeby tylko nie okazać się wymagającą wobec właściciela kawiarni.»

I «Nowa Reforma» dojrzała więc nareszcie to, co w Krakowie, we Lwowie, w Galicji całej, od lat dziesiątków, przynębiało każdego Królewianka, co goręczą przejmowało każdego Poznańczyka, co oburzało ich do żywego a co wychowywało pokolenia Galicjan... dla «Widnia»! Kawiarnie krakowskie, «Bajzle» i «Spelunki» toć jedynie drobne punkciiki... Galicja była i jest zasypywana niemiecką bibulą, niemiecki «Witz», niemiecki «Zeitung» i niemiecka «Presse» oddawna dotarła do ognisk domowych polskich. Inaczej było w Królestwie Polskiem! Tam nigdy nie było miejsca na czasopismo rosyjskie. Tam zawsze wszystko, co rosyjskie, było pyłem, sztucznym nalotem tylko... Biadania «Nowej Reformy» nie teraz nie działy, ileż «Nowa Reforma» sama zajmuje się tylko tłumaczeniem na język polski i przerabianiem niemieckich artykułów, bo większość jej dociekań polityczno-narodowych brana jest żywcem z «Blattów»... Nie tylko «kawiarnie» potrzeba będzie, w najbliższej przyszłości, odrodzić w Krakowie ale i zatrute niemiecką umysł wielkiej liczby publicystów

PODRECZNIK DO NAUKI JEZYKA POLSKIEGO

Liczni Rodacy nasi nawet sobie tego zapewne nie imaginowali, iż, niemal od wybuchu wojny, brak podręcznika do nauki języka polskiego był ciężką kwestją palącą...

Tocząca się wojna wzmogła ciekawość narzeczy polskie, ocknęła przyćmione tu i owdzie zachowanie dla mowy ojczystej... A tu, dawne podręczniki, wydane staraniem przewodników Szkoły Polskiej, stały się rzadkością, a tu o sprowadzeniu podręczników odpowiednich z kraju nie mogło być mowy...

Od roku zgórą zapytywano nas zewsząd o metody, gramatyki, podręczniki i od roku układaliśmy sobie wydanie tej upragnionej książki, co więcej, o wydanie jej w takich warunkach, które by zgórą zapewniły książce należne jej rozpowszechnienie.

Utworzyliśmy na ten koniec *Fundusz Wydawniczy* i jeśliśmy rzucić w świat dziła pożyteczne, dzieła historyczne; za cenę niespełna 1 500 franków dokonaliśmy tego, co, winnych warunkach, kosztowałoby tysiące całe... Aż, w ostatku, podjęliśmy wydawnictwo Podręcznika, nie wahając się ani chwili gwarantować dług znaczący, zaciągnięty na *Fundusz Wydawniczy*...

Wszelkie zresztą w tej mierze wątpliwości rozstrzygnęła ofiara p. Izy Zielińskiej, która podjęła się opracowania Podręcznika i podjęła się nie tylko dla ukochania mowy ojczystej, nie tylko dla pojętego zapachu dokonaniu społecznej doniosłości dzieła, lecz i dla uczynienia go dziełem istotnie wartościowym.

O tem bowiem należy pamiętać, że problemat ułożenia podręcznika był bardzo bardzo trudny. Aby go rozwiązać należało nie tylko posiadać wszystkie niezbędne po temu kwalifikacje naukowe, lecz i doskonale znać środowisko dla którego układało się podręcznik, więc znać gruntownie język francuski. Co więcej, trzeba było rozstrzygnąć zawiłą sprawę udostępnienia nauki, uczynienia Podręcznika łatwym, jasnym, pozbawionym, o ile możności, balastu szczegółów, zamienienia go w księgę, która by nie odstraszała cudzoziemca, lecz zachęcała, prowadziła do zawarcia z językiem polskim dalszych, trwalszych z nim stosunków.

Możemy śmiało twierdzić, iż p. Iza Zielińska znakomicie wywiązała się z zadania.

Podręcznik jej, nawet suche reguły, przejął temperamentem, doskonale przeprowadził komplikację wymawiania, zwał prawidła gramatyczne, sprowadził do najważniejszych punktów, zebrał doskonale opracowany słownik a przykład dy wprost wartościową przejał treścią. Nie masz tu ani śladu słynnych dziwactw popularnych metod językowych, nie masz tu ani znaku tej przysłowiowej beżmyślności... gramatyków, którzy prace swoje przepelniają przykładami w rodzaju «Widziałem buty mego ojca, rękawiczki twojej babki i pantofle kuzyna, spacerującego w naszym ogrodzie»... Przykłady p. Izy Zielińskiej to dobrane starannie, niezbędne wypadki zapytań i odpowiedzi, to myśli głębokie, sięgające poza ramy suchej pedagogiki, to nakoniec wiadomości, Polski i Polaków dotyczące... Kto do podręcznika zajrzy, ten, krom nauki języka, znajdzie w nim nie jedną cenną wiadomość, nie jedno zapamięta z dziejów Polski, nie jednego dowie się o jej dawnym ustroju.

Jesteśmy dumni i szczęśliwi, iż imię «*Polonii*» mogłiśmy złączyć z tą tak pożyteczną, dobrą i doniosłą pracą, która, w normalnych warunkach nawet, czasu pokoju i czasu ogólnej możności i zamożności, potrzebowała by niezawodnie Komitetów całych i zastępu mecenasów!...

Polecamy gorąco uwadze wszystkich naszych Czytelników Podręcznik p. Izy Zielińskiej, trzeba go rozpowszechnić, trzeba, przy jego pomocy, budzić zamarle dźwięki mowy ojczystej, trzeba krzawić język polski.

Będzie to jedyną i upragnioną i zasłużoną nagrodą dla Zacznej autorki Podręcznika, która weń włożyła tyle pracy, tyle znanstwa i tyle szczerego serca polskiego.

OFIARY

Nadesłano do Administracji «*Polonii*» następujące dary:

Dla Żołnierzy-Polaków.

WPP: Włocławski, 10 fr.; — Jan Śliwiński, 3 fr. 50 cent.; — Stanisław Skibniewski, 20 fr.; — Władysław Cieszkowski, 10 fr.; — Kleinman, 5 fr.; — Benedykt hr. Tyszkiewicz, 300 fr.; — Leon Jakubowski, 10 fr.; — Tomasz Olszański, 3 fr.; — P. Obalski, 20 fr.; — W. Hilliers z Londynu, 200 fr.; — Abramczyk, 5 fr. Razem nadesłano, **588 fr. 50 cent.**

Łącznie z ogłoszonymi w numerze 11 «*Polonii*» (23 567 fr. 70 cent.) zebrano do dyspozycji Komitetu Rannych **24 154 fr. 20 cent.**

Dla Ofiar wojny w Polsce:

WPP: Stanisław Skibniewski, 100 fr.; — A. Brzeziński, 1 fr. 50 cent.; — J. Kaszkowiak, 1 fr. 50 cent.; — Za pośrednictwem ks. Michała Piaszczyńskiego: podatek z Beaulieu za luty i marzec, 100 fr.; — Ofiara kobiet z Beaulieu za bieliznę, 84 fr.; — Z uroczystości św. Andrzeja, patrona Zmartwychwstałej Polski z Beaulieu, 76 fr.; — Jeńcy-Polacy z Etain, 65 fr. — za książki do nabożeństwa 125 fr. — razem, za pośrednictwem ks. Michała Piaszczyńskiego,

450 fr. — Ogółem nadesłano dla Ofiar wojny **558 fr.**

Łącznie z ogłoszonymi w numerze 11 «*Polonii*» (17 881 fr. 50 cent.) zebrano dla Ofiar wojny w Polsce, do dyspozycji Generalnego Komitetu w Vevey, **18 434 fr. 80 cent.**

Na Fundusz sierot imienia Sienkiewicza:

WP: M^{lle} Augustine Jacques, 5 fr.; — Piotr Cwiertnia, 2 fr.; — Razem nadesłano, 7 fr.; — Łącznie z ogłoszonymi w numerze 11 «*Polonii*» (701 fr. 90 cent.) zebrano na Fundusz Sierot **708 fr. 80 cent.**

Na Fundusz Wydawniczy:

WPP: Stefan Skibniewski, 3 fr.; — M^{me} Bucur, 15 fr.; — Razem nadesłano, **18 fr.**; — Łącznie z ogłoszonymi w numerze 9 «*Polonii*» (1 413 fr. 50 cent.) zebrano na Fundusz Wydawniczy **1 431 fr. 50 cent.**

— Pomnik na placu Zielonym.

Z powodu rozbiórki znanego pomnika na pl. Zielonym podaje Ład. Bor. w *Kurj. Warsz.* następujące szczegóły: «Okrągło po 75 latach zniknie nareszcie obelisk, wzniesiony ku wżgardzie narodu polskiego.

Mikołaj I. kazał wzniesić pomnik «Polakom, w d. 17 (29) listopada 1830 r. poległym za wierność swojemu monarsze». Pod ten główny napis dało się zebrać zaledwie 7 nawisk, ale i to przy pomocy fałszu historycznego. Prawie wszyscy bowiem wymienieni polegli skutkiem tego, że, nie będąc wtajemniczeni w spisek podchorążych, nie zdawali sobie sprawy z tego, co się nagle i po nocy stało. Pomnik stanął na placu Saskim, który służył za pole popisów zwiniętemu wojsku polskiemu. W r. 1894 przeniesiono go na plac Zielony. Składa się on z podstawy marmurowej, piedestału żelaznego i takiegoż obelisku. Sam obelisk ma 25 łokci wysokości. Pomnika strzeże 8 lwów spizowych, zdobią zaś pozłociste wieńce, palmy i 4 orły dwugłowe gwardyjskie z tarczami na piersiach, na których mieści się orzeł polski — herb Kongresówki. Napisy dano w dwóch językach; polski przytoczył F. Sobieszczański («Rys m. Warszawy» z r. 1848), rosyjski P. Dubrowski («Opisanie Warszawy» z r. 1850). Plan pomnika wykonał budowniczy Antoni Corazzi; lwy i orły wymodelował znakomity rzeźbiarz, Konstanty Hegel, twórca dawnej syreny w Rynku staromiejskim i posągów w katedrze św. Jana; wyrobił zaś jez drzewa do odlewu snycerz, Konstanty Jakubowski. Pomnik odlano w zakładach Banku polskiego, używszy ku temu 3.460 centnarów żelaza i około 45.000 funtów spizu. Budowa trwała od r. 1837 do 1841. Poświęcenie z wielką pompą odbyło się w rocznicę powstania, d. 29 listopada 1841 roku. Dzienniki musiały umieścić opis obelisku i obchodu, a jakiś Ludwik Jamiołkowski skleił wiernopoddanych «Wiersz z okoliczności odkrycia pomnika» i wydał go na czterech kartkach (Warszawa 1842 r.). Zniknie nareszcie to przykre i smutne przypomnienie.»

NEKROLOGJA

† W Truston, w Ameryce, w Stanie Arizona, zmarł powszechnie znany i ceniony wśród Polaków amerykańskich ks. Jan Kruszyński ze Zgromadzenia OO. Zmartwychstańców, były rektor kolegium św. Stanisława Kostki. Ś. p. Kruszyński zmarł w szpitalu, gdzie przebywał na kuracji.

— Nauka polska poniosła znów dotkliwie, bolesne, ciężkie szczyrby. W dniu 18 marca, zmarł we Lwowie profesor Uniwersytetu, Józef Nussbaum, dyrektor Instytutu anatomii porównawczej, znany badacz na polu zoologii, uczony, autor wielu znakomitych dzieł.

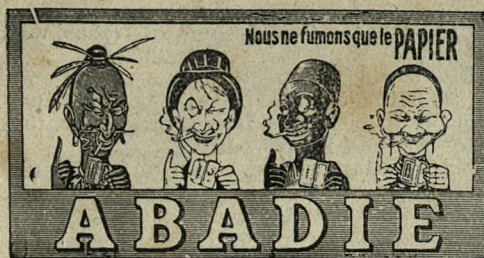
† W dniu 11 marca, w Warszawie, zmarł jeden z najwybitniejszych chemików polskich, profesor Bronisław Znatowicz, redaktor «*Wszelch Świata*» i «*Chemika Polskiego*» a ostatnio «*Pamiętnika Fizjograficznego*», uczony i autor szeregu prac naukowych

— Cesarsko-Królewskie... smoczki.

Do jak daleko dochodzącej nędzy doprowadziła Austrię wojna dzisiejsza, wymownie świadczy komunikat rządowy, ogłoszony w «*Nowej Reformie*» (z dnia 10 marca) o upaństwowieniu... smoczków!...

Oto dosłowne brzmienie tego komunikatu:

«Drożyzna i brak smoczków gumowych dla niemowląt, dające się we znaki ludności w całym państwie, zniewoliły wreszcie sfery urzędowe



do zajęcia się tą drobną pozornie, ale ważną sprawą. Ministerjum spraw wewnętrznych wdrożyło akcję dla dostarczenia potrzebnej ilości smoczków i zniżenia ich ceny, obecnie wyśrubowanej do 3—5 koron za sztukę, do normalnego poziomu.

« Dla zapewnienia pokrycia zapotrzebowania, postarano się, ażeby smoczki wyrabiano z urzędu, i oddano w obieg po stałych miernych cenach. — Sprzedaż smoczków gumowych poruczone aptekom, oraz lekarzom, prowadzącym apteki domowe. Aptekarzom i lekarzom, utrzymującym apteki domowe, polecono ażeby zreguły wydawali smoczki tylko dla dzieci, w wieku poniżej jednego roku i to za okazaniem urzędowego potwierdzenia prowadzącego metryki albo urzędu gminnego. Dla jednego dziecka wolno wydać tylko jeden nowy smoczek, a w razie powtórnego nabywania tylko za zwrotem zużytego smoczka.

« Zwracane przez strony stare smoczki mają apteki zbierać i zwracać do źródła poboru, przy sposobności sprowadzania świeżych zapasów. Przydzielanie smoczków publicznym aptekom nastąpi w miarę sporządzanych zapasów za pośrednictwem firmy « Herba », stow. zarejestr. z ograni. poręką w Wiedniu, IX., Spitalgasse 31, jako miejsca wysyłkowego i obrachunkowego. Lekarze, utrzymujący apteki domowe, winni zwracać się o pokrycie swego zapotrzebowania do przynależnej władzy politycznej pierwszej instancji. Żądania te, zaopatrzone w opinię lekarza urzędowego co do zapotrzebowania, należy odsyłać w krótkiej drodze do departamentu dla spraw sanitarnych ministerjum spraw wewnętrznych. Cenę dla kupujących przy wydawaniu smoczków z pierwszej dostawy ustanawia się na 60 hal. za sztukę. »

KRONIKA PARYSKA

◊ Z Misji Polskiej.

Przypominamy, że jutro, jako w Niedzielę palmową, odbędzie się, o godzinie 10 i pół rano, nabożeństwo uroczyste w Kościele Polskim, połączone z poświęceniem palm. Nabożeństwo to połączone będzie z modłami za zmarłych ostatnio dwu kapłanów polskich, Emigrantów roku 1863, księży: Ildefonsa Dębickiego i Józefa Kalnowskiego.

Na nabożeństwo to zaprasza wszystkich Rodaków, ks. prałat Leon Postawka, Dyrektor Misji Polskiej.

◊ Wielkanoc w Kościele Polskim.

Dyrektor Misji polskiej, ks. prałat Leon Postawka, zawiadamia Kolonję polską, za naszym pośrednictwem:

Ze, w Wielki czwartek, dnia 5 kwietnia, o godzinie 9 rano, odbędzie się w Kościele Polskim Msza św., podczas której Rodacy będą mogli przystąpić do Komunii św., spowiadać będzie ks. Więckowski, kapelan Zakładu św. Kazimierza, od g. 8 rano począwszy.

Ze, w Wielką sobotę, ks. Więckowski będzie słuchał spowiedzi od godziny 4 do 6 po południu.

Ze, w dniu Wielkiej nocy, Msza uroczysta odbędzie się o godzinie 10 i pół rano, podczas której kazanie wygłosi ks. Więckowski a dziatwa Zakładu św. Kazimierza wykona pienia religijne.

◊ Wiadomości Żołnierskie.

Temi dniami bawili w Paryżu, na kilkondniowym urlopie, następujący Żołnierze:

Ben, Prevost, J. Lipko, K. Kossowski, Jan Laskowski, Ernst, Ganz, Hrapusta, Grygorowicz, Ozór, Lewin, Panas, Gruber i Radwan.

Franciszek Karolewski, wolontariusz, sierżant saperów, został ranny, życiu jego niebezpieczeństwo nie zagraża. Wiadomość tę komunikuje nam towarzyszy broni rannego, Wolontariusz, Cudak.

◊ Ofiary.

Tydzień ubiegły przyniósł nam szereg darów hojnych.

Kasa Żołnierzy-Polaków otrzymała dwa sute zasłki od swych stałych Dobroczyńców-Opiekunów.

Benedykt hrabia Tyszkiewicz nadesłał dla Żołnierzy nowy dar w summie fr. 300.

WP. W. Hilliers z Londynu, niemal równocześnie, fr. 200.

Obocześnie wezwania nasze do składek na Ofiary wojny w Polsce znalazły szlachetny odzew wśród górników polskich, którym przewodzi Zaczny ks. Michał Piaszczyński w Beaulieu, i pośród pracujących tuż Jeńców-Polaków. Okrągła sumka 450 fr. wpłynęła do kasy dla Ofiar Wojny.

P. Stanisław Skibniewski na ten sam cel nadesłał 100 fr.

Szlachetnym Ofiarodawcom zasyłamy, z głębi serca płynące, podziękowania.

◊ Niespodzianka na Wielkanoc.

Otrzymaliśmy 10 sztuk tylko niespodzianki polskiej na Wielkanoc...

Kto pierwszy ten lepszy...

Piękna ta niespodzianka jest do nabycia w Administracji « *Polonii* » po 10 fr. za sztukę.

◊ Pocztówki Wielkanocne.

Administracja « *Polonii* » poleca Czytelnikom swoim piękne, ręcznie malowane, pocztówki wielkanocne o motywach narodowych polskich. Pocztówki te wykonała bardzo utalentowana artystka polska. Cena za sztukę 75 centimów.

Donadto Administracja posiada jeszcze kilkadziesiąt pocztówek wielkanocnych litografowanych po cenie 20 cent. za sztukę.

ODPOWIEDZI REDAKCJI

P. Janowi Putaw. Słusznie SzPan skarży się, iż « *Polonia* » dochodzi Go dopiero w poniedziałek; jest to wina poczty, do której ciągle apelujemy. « *Polonia* » wychodzi regularnie w sobotę rano i w ten sposób, że urzędnik poczty głównej, już w piątek, stempluje wszystkie opaski i układa je według ulic. Innymi słowy, z naszej strony, czynimy wszystko, aby przyspieszyć i ułatwić dostarczenie naszego czasopisma. Wobec atoli zmniejszenia się personelu pocztowego i ograniczenia roznosicieli, narazie i te ułatwienia kosztowne nie odnoszą skutku. Trzeba uzbroić się w cierpliwość. Znow będziemy wnosili reklamacje.

Pani L. L. Niech SzPani zwróci uwagę, iż obecnie w dostarczaniu listów paryskich zachodzi znaczne opóźnienie i że stąd, o ile SzPani wysłała nam informację we wtorek, w myśl, że nas tego samego dnia dojdzie, skazuje ją SzPani na całkowitą opóźnienie, bo list taki dociera do nas we środę za ledwie i to po południu. Trzeba więc rzeczy pilne zawczasu wysłać.

Panu J. C. Wiadomość zupełnie pewna Nowy rząd ogłosił amnestję dla wszystkich, bez wyjątku, przestępców politycznych na całym obszarze cesarstwa rosyjskiego. Więzienia polityczne zostały już opróżnione, sprawy, będące w toku, umorzone. Do kazamat zaś zapędzeni zostali wczorajsi żandarmi, policjanci i oprawcy. Dotyczy to bezwzględnie i wszystkich więźniów-Polaków. Wracać SzPan może do cesarstwa. Rząd nie tylko udzieli zezwoleń, lecz nawet zaprasza do powrotu wszystkich wychodźców, dobrowolnych, przymusowych, wszystkich uciekinierów. Ambasada, w tym razie, udzieli niezawodnie wszelkiej pomocy, zważywszy, iż Ambasada musi stosować się do wskazań nowego rządu rosyjskiego. Wrazie trudności, radzimy telegrafować wprost. Ale, o ile nam wiadomo, trudności ustały, jakby za dotknięciem czarodziejskiej różdżki. Każdy rad zachować całą skórę.

Pani A. de C. Wszystkie cele są dobre, wszystkie wymienione przez Ną « Komitety » zasługują na współdziałanie. Czy SzPani złożyła składkę na ręce Towarzystwa pomocy żołnierzom czy Komitetu Ranych skutek jest ten sam, Natomiast szkodliwa i złą w rezultacie jest plaga własnej pychy. Ta bawi się w jałmużnictwo, nie podlegające kontroli, i tem jałmużnictwem zamienia ludzi pocziwych w żebraków i żywi przeważnie tych najworniejszych, umiających grać na pysze « dobrodzieja » i znających się na Jego słabościach.

J. HAŁAS TAILLEUR POUR HOMMES
21, Faubourg Saint-Honoré
PARIS

Bronzy do oświetlenia elektrycznego
GAZOWE LAMPY — INSTALACJE
A. BOUILLON

112, Boulevard de Belleville, 112 — PARIS

**MAGAZYN
KUŚNIERSKI**

CHARLES
39, rue de Moscou, 39
Pierwszorzędne modele paryskie
Ceny Umiarkowane

FOURRURES & PELLETERIES

Garde pendant l'été

E. REIFEN

19, rue Auber — PARIS

BERNARD RHOT, tailleur

Vêtements sur mesure pour Dames et pour Hommes
12, RUE GÉRANDO, PARIS-9^e — Métro : ANVERS

BIENENFELD JACQUES

KUPEJE: PERLY, — DROGIE KAMIENIE
— BIŻUTERIE OKAZYJNE —

PARYŻ, 62, rue Lafayette, 62

Teleph: CENTRAL, 90-10

MADRYD, 11 & 12, Puerta del Sol

ANTIQUITES ET OBJETS D'ART

J. BAUER

ACHAT — VENTE — ÉCHANGE

37, rue des Martyrs — PARIS

DENTS SOINS, POSE et REPARATIONS
de SUITE, Broch. gratis et franco.
Louvre Dentaire 73, Rue Rivoli
Face Samaritaine.

• FUTRA — WYROBY FUTRZANE •

REPARACJE — PRZERÓBK

S. BESTER

• 4, rue Richer, 4 — PARIS •

MARCELI BARASZ wydawnictwo kart
pocztowych, bromo-
wych—studjów akade-
mickich; próby wysyła
za zaliczeniem.

**WIELKIE ZAKŁADY
— OGRODNICZE —**
(Właściciel : **Edm. DENIZOT**)
polecają:
WSZELKIE DRZEWA OWOCOWE,
OZDOBNE, FORMOWANE, etc.
Cenniki na żądanie darmo i oplatnie
Adres: **E. DENIZOT**
Grandes Pépinières — MEAUX
(Seine-et-Marne)

FOURRURES & PELLETERIES

E. FISCH

48, rue Grenéta — PARIS

Librairie **GARNIER Frères**

6, Rue des Saints-Pères, Paris (VII^e)

Słownik Francusko-Polski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawny w płótno miękkie, 32^e 2 fr.

Słownik Polsko-Francuski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawny w płótno miękkie, 32^e 2 fr.

Dwa wymienione słowniki, oprawne w jeden tom, w skórę miękką, ciętą, 4 fr. 50 cent.

Wysyłka pocztą za dopłatą 10 0/0.
Do nabycia we wszystkich księgarniach i w Administracji « *Polonii* ».

LE GÉRANT : P. NEVEU

PARIS.— IMP. LEVE, 71, RUE DE RENNES.

POLONIA

REVUE HEBDOMADAIRE POLONAISE

PARAISANT CHAQUE SAMEDI

PROCLAMATION DE L'INDÉPENDANCE DE LA POLOGNE PAR LE GOUVERNEMENT RUSSE

Polonais, l'ancien régime politique de la Russie, source de notre et de votre servage et de la désunion, est renversé à jamais.

La Russie, libérée, personnifiée, par son gouvernement provisoire, investi de la plénitude du pouvoir, a hâte de vous adresser son salut fraternel ; elle vous appelle à la nouvelle vie, à la liberté.

L'ancien pouvoir vous a fait des promesses hypocrites qu'il pouvait, mais ne voulait pas exécuter. Les puissances centrales ont profité de ses fautes pour occuper et dévaster votre pays. Dans le but de lutter contre la Russie et ses alliés, elles vous ont donné des droits politiques illusoires qu'elles ont étendus non sur tout le peuple polonais, mais seulement sur une partie de la Pologne, temporairement occupée par l'ennemi. A ce prix, elles ont voulu acheter le sang du peuple, qui n'a jamais lutté pour le despotisme. Actuellement, aucune armée polonaise n'ira combattre pour opprimer la liberté, pour démembrer sa patrie sous le commandement de son ennemi héréditaire.

Frères polonais, pour vous également sonne l'heure de la grande décision. La Russie libre vous appelle dans les rangs des combattants pour la liberté du peuple. Le peuple russe, qui a secoué le joug, reconnaît également pour le peuple fraternel polonais toute la plénitude de droits définis par sa propre volonté. Fidèle à l'accord avec les Alliés, fidèle au plan commun de lutte contre le germanisme militant, le gouvernement provisoire considère la création d'un Etat polonais indépendant, fort de tous les territoires dont la majorité de la population constitue le peuple polonais, comme un gage sûr de paix durable dans la future Europe renouée.

Attaché à la Russie par une union militaire libre, l'Etat polonais sera un rempart solide contre la pression des puissances centrales sur les nations slaves. Le peuple polonais libéré et unifié déterminera lui-même son régime gouvernemental, en exprimant sa volonté par une assemblée constituante convoquée dans la capitale de la Pologne depuis des siècles. Par une vie commune, le peuple polonais recevra ainsi une garantie solide de son existence civique et nationale.

L'Assemblée constituante russe devra consolider définitivement la nouvelle union fraternelle et donner son consentement aux modifications de territoire de l'Etat russe indispensables pour la formation de la Pologne libre de toutes ses trois parties cruellement séparées.

Frères Polonais, serrez la main fraternelle que vous tend la Russie libre. Gardiens fidèles des grandes traditions, portez-vous dès maintenant à la rencontre de la nouvelle et éclatante ère de votre histoire, de l'ère de la résurrection de la Pologne. Que l'union de nos sentiments et de nos cœurs anticipe sur la future union de nos États et que l'ancien appel glorieux des précurseurs de votre libération retentisse avec une force renouvelée : « En avant pour la lutte, côte à côte, la main dans la main, pour notre et votre liberté ! »

(Suivent les signatures de tous les ministres.)

Nous lutterons de toute notre âme pour votre victoire et pour la nôtre !

Vive la Russie libre et libératrice !

Vive la Pologne indépendante !

Vive la France amie et sœur !

POLONIA.

